

OPINIONS
DE
DIVERS AUTEURS

SUR LE
GUATEMALA

ET LE
VERAPAZ.



Bruxelles,

**LESIGNE, FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA COMPAGNIE BELGE
DE COLONISATION.**

—
1841

OPINIONS DE DIVERS AUTEURS

SUR LE

GUATEMALA.

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE

DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

(1502.) LAS CASAS.

Le Guatemala est le pays le plus riche et le plus beau qu'on puisse imaginer.

La partie qui s'étend vers le Golfe de Honduras était à l'époque de sa découverte, en 1502, une des plus peuplées de l'Amérique : la diminution de ses habitants ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols.

(1648.) THOMAS GAGE.

(Voyageur Anglais, a parcouru en détail la nouvelle Espagne ; il a passé 7 années dans le Guatemala. — Sa relation publiée en Anglais date de 1648.)

La province de Guatemala est une des plus grandes et des plus riches du Mexique. La principale partie est celle qui va à l'Est, jusqu'au golfe Dulce, grand lac navigable qui a son embouchure dans le golfe de Honduras.

Le Vera Paz est un pays montagneux rempli de bois, son nom lui vient de la facilité avec laquelle il s'est soumis aux Européens. Le Vera Paz est incomparablement meilleur que la partie de la province dont les Espagnols ont été d'abord en possession ; on y trouve tous les fruits de l'Espagne avec ceux des Indes, du maïs, toutes sortes de bestiaux, de volailles et de gibier, et une grande quantité de poissons.

Le pays des Zoques (nord de Guatemala, confinant à la province de Yucatan) est extrêmement fertile : on y voit peu d'Indiens dont les vergers ne soient bien plantés d'arbres qui fournissent de précieuses denrées. Le climat est chaud vers les côtes, mais dans l'intérieur on jouit d'un air tempéré ; il y croît peu de froment, mais le maïs y vient en abondance ; la volaille et le gibier y sont communs ; quoique la majeure partie du pays soit haute et montagneuse, il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui ont fait croire le pays propre à la culture du sucre.

Thomas Gage ajoute ce qui suit sur la partie du pays entre Guatemala et Honduras.

Le lac Dulce est la route la plus fréquentée des marchands et des voyageurs, parce que Mexico est à 300 lieues au Nord de Guatemala, et que ce lac n'en est éloigné que de 60, sans aucun embarras sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de juillet et d'août il y aborde ordinairement deux ou trois navires qui déchargent leurs marchandises au bourg de St.-Thomas de Castille, dans de grands magasins bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt. Ils se chargent de celles qu'on y envoie de Guatemala, et qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois. Gage s'étonne que les Espagnols ne fortifient pas mieux l'entrée du lac qui est sans cesse exposé aux invasions des étrangers; ils le pourraient, dit-il, d'autant plus facilement que cette entrée est rétrécie par deux montagnes ou deux rochers qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon et qui, étant capables avec un peu d'artillerie d'arrêter toute une flotte, assureraient la province du Guatemala et même une grande partie de l'Amérique Espagnole.

Le lac forme une rade si spacieuse que mille navires y peuvent être à l'ancre. Ceux qui croient le chemin fort difficile de St.-Thomas jusqu'à Guatemala, ignorent qu'après les pluies, c'est-à-dire depuis la St.-Michel jusqu'au mois de mai, les terres sont séchées par le vent. D'ailleurs les plus mauvais temps n'empêchent pas les mulets chargés de 4 quintaux de passer les montagnes qui bordent le lac : les routes y sont fort larges, et dans l'espace de 15 lieues qui en sont la plus dangereuse partie, on trouve de distance en distance, entre les bois et les montagnes, des loges pour se reposer, ainsi que les bestiaux, les mulets et ce qui est nécessaire au soulagement des voyageurs; ensuite le chemin s'adoucit : on y rencontre quantité de villages Indiens. Acasabastlan est un grand bourg à 15 lieues des montagnes, situé sur le bord d'une rivière très-poissonneuse, et renommé par ses bestiaux et ses fruits : tout le reste du pays jusqu'à Guatemala est fort cultivé.

FRANÇOIS CORREAL.

Voyages dans la nouvelle Espagne de 1666 à 1697. Il passe pour un observateur attentif.

En général la province de Guatemala passe pour une des plus belles de la nouvelle Espagne. Il y pleut six mois de l'année; le reste se passe dans une, continuelle sécheresse, ce qui n'empêche pas que la cire, le miel et les fruits n'y soient abondants. Il s'y trouve de si gros arbres, que 12 hommes peuvent à peine en embrasser la circonférence. L'abondance et la tranquillité qui règnent dans ce pays le rendent digne du nom de Paradis terrestre.

Voyages de Gemelli Carreri.

En parlant du Guatemala il dit :

Le pays jouit d'un air si tempéré, qu'on y a presque toujours froid et chaud dans le même temps : froid à l'ombre, et chaud, lorsque l'on s'expose au soleil; ainsi,

ni l'un ni l'autre n'y sont excessifs dans aucune saison ; cependant , depuis le mois de mars, jusqu'à celui de juillet, la mollesse des habitants les rend plus sensibles au froid le matin , et leur fait trouver la chaleur trop vive pendant le jour. Après le mois de juillet, des pluies abondantes rafraîchissent l'air ; depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, elles deviennent moins fréquentes et moins fortes. Les Indiens donnent le nom d'hiver ou de saison froide, aux douces nuits qui commencent en novembre et durent jusqu'en février : c'est la saison dont les Européens s'accoutument le mieux. Il n'y a pas d'année où la terre n'y donne trois récoltes.

DAMPIERRE.

Il a parcouru une partie des côtes de la mer du Sud et la mer des Antilles, en 1679 et dans les années suivantes, et a pénétré dans la nouvelle Espagne et le Guatemala, sur plusieurs points. En parlant de ce pays il dit :

Il y a une espèce de bois rouge qui pourrait être fort bon pour la teinture.

Les Indiens ont plusieurs racines qu'ils plantent, comme les patates, les yams, dont il y a deux sortes : la cassave qui ne ressemble pas mal au panais, le tabac, etc.

Il n'y a pas une grande variété de bêtes ; mais le *terroir est si fertile*, que si l'on venait à défricher une bonne partie des bois qu'on y trouve, ils produiraient sans doute d'excellens pâturages pour l'entretien du gros bétail.

La volaille domestique y abonde ; les espèces sont plus ou moins semblables aux nôtres.

J'ai déjà insinué que la côte de la mer abonde en poissons et qu'il y en a de plusieurs espèces ; les rivières aussi ne manquent pas de poissons, mais je n'ai pas pris garde à leurs différentes espèces.

WAFER.

(Chirurgien, compagnon de Dampierre qui a traversé à pied l'Amérique Centrale dit :)

Dans l'intérieur du pays le terroir est fort bon, presque partout, et de couleur noire.

Les bois qu'on trouve sur le sommet ou sur la pente des montagnes ne sont pas de même nature que ceux qu'on voit près de la mer ; les premiers sont de grandes forêts de haute futaie, ou de jolis bocages, pleins de très-beaux arbres de diverses sortes, avec peu ou point de bois taillis. Les têtes des arbres sont en général fort grosses, et je pense que leur ombre et les feuilles qui en tombent, empêchent que rien ne vienne au dessous ; quoique les terroirs soient *exquis*, du moins dans les savanes et les endroits que l'on cultive ; il y naît une infinité de végétaux.

Mais sur le rivage de la mer et surtout vers l'embouchure des rivières, où le terrain est presque partout marécageux, les arbres y sont petits et raboteux, tels que sont les mangles, et il y croît des ronces, des épines et des cannes creuses.

La température de l'air est ici la même que dans les autres lieux de la zone torride, qui se trouvent à cette latitude, quoique l'humidité l'emporte de beaucoup.

Les pluies sont très-violentes en juillet et août ; elles commencent à diminuer en septembre, elles viennent à peu près comme les ondées du mois d'avril en Europe ; il n'y en a d'abord qu'une dans un jour, ensuite cela va jusqu'à deux et trois par jour.

Mais au plus fort de la saison pluvieuse, on voit de beaux jours, qui ne sont interrompus que par quelques ondées accompagnées de tonnerre.

Il y a dans ce pays une infinité d'arbres inconnus en Europe, tant à l'égard des arbres fruitiers que des autres.

Le cotonnier y est le plus gros de tous.

Les cèdres sont d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaire.

Il y a plusieurs sortes de palmiers.

On y voit un arbre appelé Bibby, auquel les Anglais ont donné ce nom, à cause de la liqueur qui en découle.

On y trouve une quantité de plantains.

La pomme de pin est un fruit délicieux qui ressemble à l'artichaud.

Le maha qui croît ici, est à peu près de la grosseur du frêne.

L'arbre qui porte la calebasse est court et ramassé.

Il y a aussi une plante qui est fort utile, et que nous appelons *herbe de soie*, quoique ce soit plutôt une espèce de lin.

On trouve ici, en grande quantité, deux sortes de poivre dont les Indiens se servent beaucoup.

MALTE BRUN.

Le nom de Guatemala, ou plus exactement *Quanhitemallan*, c'est-à-dire lieu plein d'arbres, s'applique à une capitainerie générale qui porte le titre de royaume.

Le climat en est chaud et humide, les plaines sont fertiles en fruits d'excellent goût, tant d'Amérique que d'Europe. Le maïs y produit 300 pour 1, ainsi que le cacao, dont on fournit tout le royaume de la nouvelle Espagne.

L'indigo y est d'une qualité supérieure, on y cultive le roucou. — Les forêts qui couvrent les montagnes nourrissent des animaux peu connus. — On y distingue aussi plusieurs arbustes non décrits, d'où découlent des baumes exquis.

Plusieurs ports de la mer du Sud facilitent à cette province un commerce avantageux avec le Pérou, la terre ferme et la nouvelle Espagne. Les côtes abondent en poisson, mais la pêche y est suivie avec peu d'ardeur; on néglige aussi les mines d'argent qu'on dit abondantes; mais on recueille le soufre qui flotte à la surface de plusieurs lacs.

Le pays de Vera Paz abonde en fruits et en troupeaux. — Dans les forêts on rencontre des arbres très-gros, qui jettent une odeur agréable et d'où découle une résine odoriférante qui ressemble à l'ambre.

Le climat est chaud, mais salubre; le pays abonde en miel, en cire, en coton dont on fait beaucoup de toiles peintes; en cochenille, en bois de Campêche, etc.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT,

Célèbre voyageur, donne les détails suivants sur le climat des régions Equinoxiales.

La réunion de plusieurs causes physiques, telles que la hauteur des cordillères, leurs masses énormes, le nombre de plateaux élevés de plus de 2 à 3 mille mètres au-dessus de l'Océan, donnent à une partie des régions Equinoxiales une température propre à la culture du froment et des arbres fruitiers d'Europe. La latitude géographique influe

pen sur un pays, où, sur le dos et sur la pente des montagnes, la nature a réuni tous les climats.

Plus loin, et parlant des provinces du centre, il dit :

C'est un des pays les plus chauds et cependant un des plus sains de l'Amérique Equinoxiale.

Les vents du Nord les plus forts n'annoncent ni pluie, ni fraîcheur, et malgré les lagunes dans quelques localités, et la chaleur qu'on y éprouve, le climat est très-sain.

La Capitainerie générale de Guatemala, pays extrêmement fertile, est très-peuplée en comparaison du reste des possessions Espagnoles.

La végétation est belle et vigoureuse dans toute la région à mi-côte, et dans la région tempérée où les pluies sont abondantes, depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre : dans le royaume de Guatemala et par conséquent plus près de l'équateur qu'au Mexique, le blé mûrit à des hauteurs qui sont beaucoup moindres que celle de Jalapa.

Le grain de froment donne 24 pour 1, tandis qu'en France il ne donne que 5 à 6 pour 1.

Lorsque, par la suite des siècles, le nouveau continent, jaloux de son indépendance, vaudra se passer de l'ancien, les parties montagneuses et tempérées du Mexique et de Guatemala pourront fournir du vin à toute l'Amérique Septentrionale. Elles deviendraient pour cette dernière, ce que la France, l'Italie et l'Espagne sont depuis longtemps pour le nord de l'Europe.

Il se trouvera peut-être (dit-il après avoir abordé sur les côtes du Guatemala) qu'il y a peu de places en Amérique que celle-ci ne surpasse pour le plaisir et la santé : on a l'avantage de tous les vents, de quelque côté qu'ils viennent ; ce qui épure beaucoup l'air et rend par conséquent le lieu fort sain.

THOMPSON,

Envoyé extraordinaire du Gouvernement Anglais à Guatemala. Narration, pages 453 et 454.

La population du Guatemala augmente annuellement de 5 p. $\frac{1}{2}$; cette augmentation rapide est due à l'excellence de la nourriture, à la salubrité du climat et à la moralité du peuple. Le pays doit se peupler très-rapidement, car dans les villes et les villages, j'ai été étonné du grand nombre d'enfants que j'y ai rencontré. Il résulte du relevé des décès et des naissances, ayant lieu dans la Capitale, pendant le courant d'une année, qu'il y a deux naissances pour un décès.

GUATEMALA,

Extrait de l'Encyclopédie du 19^e Siècle.

GUATEMALA ou GUATIMALA, nommé aussi RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, *Republica Federal de Centro-America*, république de l'Amérique sept., située entre 8° et 17° 32' de lat. N., et entre 84° 43' et 96° 36' de long. O. Elle est resserrée

entre la mer des Antilles, au N. E., et le Grand-Océan équinoxial, au S. O., et bornée, au N. O., par le Mexique, et au S. E., par la Colombie.

La grande chaîne centrale du Guatemala forme la limite entre les bassins de la mer des Antilles et du Grand-Océan, en se tenant constamment plus rapprochée de celui-ci que de la première. L'art se propose de rompre, sur un point, cette limite, en coupant, par un canal, l'espace très-resserré qui sépare le lac Lindiri de l'Océan, vers 12° 23' de lat. ; ce lac qu'on nomme aussi lac de Léon, s'écoule dans celui de Nicaragua, un des plus grands de l'Amérique, et ce dernier verse ses eaux dans la mer des Antilles, par le S. Juan, dont la navigation est malheureusement gênée par des cataractes. Quoique cette rivière n'ait pas plus de 40 l. de cours, elle est une des plus considérables de la république, car on ne doit pas s'attendre à trouver de grands fleuves dans une contrée aussi étroite. Les autres courans remarquables que reçoit la mer des Antilles sont : Le Blewfields, qui porte dans sa partie supérieure le nom de Nueva-Segovia ; le rio Grande de Perlas, le Tonglas, l'Yare ou Herbias, la rivière des Poyais, le Roman, l'Ulna, la Motagua ; enfin le rio Dulce ou rio Golfo, qui sort du lac Dulce ou Izabal, dans lequel viennent se jeter le Coban et le Rio Grande. Parmi les tributaires du Grand-Océan, on distingue l'Higueron, le Realejo, la Fonseca et le S. Miguel. En général, le Guatemala est un des pays les plus arrosés que l'on trouve entre les tropiques ; cette surabondance d'eaux se fait surtout sentir quand les pluies périodiques viennent grossir les rivières, et changer les ruisseaux en torrens impétueux : ces pluies tombent de juin en octobre, et nuisent souvent à la salubrité du climat.

C'est sur les côtes orientales de ce pays qu'on respire l'air le plus sain, parce qu'il est purifié par les vents de l'E. ; il n'en est pas ainsi sur les bords du Grand-Océan, où la température est chaude et humide, et nuisible à la santé, et où la plupart des Européens sont atteints de fièvres intermittentes. Au reste, la température est aussi variée que la surface du pays : les vallées profondes, où les rayons du soleil tombent perpendiculairement et se concentrent, sont en proie aux chaleurs les plus fortes de la zone torride, tandis qu'entre les montagnes et sur les plateaux on jouit, selon leur élévation, d'une température plus ou moins douce. Cette diversité de climats contribue à rendre le Guatemala riche en productions de toutes les contrées.

Le sol est en partie sablonneux et en partie marécageux sur les côtes ; dans l'intérieur et dans les plaines élevées, il est, comme tous les terrains volcaniques, d'une fertilité extraordinaire : toutes les productions des pays chauds et des pays tempérés y réussissent, et la succession des fruits et des récoltes de toute espèce n'y est pas interrompue par les saisons. Parmi les céréales, on y distingue le maïs, qui donne de 2 à 3 récoltes par an, et produit de 100 jusqu'à 500 pour 1 ; le blé et l'orge donnent de 20 à 30 pour 1 ; on cultive deux espèces de riz, l'une dans les lieux humides, et l'autre dans les montagnes : cette dernière est préférée. Les légumes et les fruits croissent en abondance : à côté des pommes de terre, des courges, des haricots, etc., on voit le manioc, les yams et les patates ; il en est de même des fruits d'Europe et des tropiques. La vigne, introduite depuis peu de temps, promet d'excellent vin. D'autres productions se font encore remarquer dans ce pays ; tels sont, l'indigo de l'état de S. Salvador, qui passe pour le plus beau du monde ; la canne à sucre, le café, le cacao, dont ceux de Soconusco, de Suchiltepec et de Gualan, près d'Omoo, sont préférables à tous ceux des

autres pays; le coton, la vanille, le tabac d'excellente qualité, le poivre, la cochenille, dont la récolte fut estimée en 1825 à 400,000 piastres, etc. Les jardins sont embellis par plusieurs variétés des plus belles fleurs. Les forêts sont peuplées de bois précieux pour la marine, l'ébénisterie, la teinture et la médecine : on y distingue surtout le cèdre, l'acajou, le bois de campêche, le bois rouge de teinture nommé palo-brésil, une espèce de palmier qui atteint de 60 à 100 pieds de hauteur, et des arbres résineux et gommeux qui donnent la térébenthine, le goudron, une sorte de baume appelé, dans le pays, *leche de Maria*; le copal, la laque, le sang de dragon, etc.; on y trouve aussi un grand nombre de plantes médicinales, entr'autres la salsepareille, l'ellébore, la casse, etc.

Le Guatemala n'est pas moins riche en animaux qu'en productions végétales : indépendamment de ceux qui lui sont communs avec diverses parties du monde, et surtout avec les autres contrées de l'Amérique, parmi lesquels on remarque le tapir, l'armadille, les loriats, les perroquets, les alligators et presque toutes les espèces de reptiles et de bêtes fauves, il en nourrit quelques-uns qui lui sont particuliers, tels que la zorille, espèce de petit renard, et le quetzal, grand oiseau orné d'un beau plumage vert. Les pâturages sont couverts d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, et surtout de moutons dont on commence à employer la laine; il y a beaucoup d'abeilles, qui donnent un miel délicieux. Les lacs et les rivières sont très-poissonneux; il en est de même des côtes, qui offrent en outre une pêcherie de perles, et plusieurs coquillages curieux, entr'autres le murex, dont on tire une belle couleur pourpre : l'exploitation des mines est négligée depuis quelque temps : il en est cependant quelques-unes d'or, d'argent, de plomb et de fer, qui sont exploitées, mais on en ignore le produit; il y a du zinc, du talc, du mercure, du soufre, du sel; on y trouve aussi des rubis et d'autres pierres précieuses.

L'industrie manufacturière de ce pays est encore peu importante : le commerce, au contraire, prend de jour en jour plus d'activité; les denrées coloniales, principalement le sucre, le café, le cacao, le coton, l'indigo, la cochenille, les bois de teinture et d'ébénisterie, sont la base des exportations en Europe et dans quelques états de l'Amérique septentrionale; on importe des toiles de l'Allemagne et de la France, des draps, des soieries et des vins de France, des tissus de coton anglais et français; des farines et quelques objets manufacturés des États-Unis. Les droits d'exportation et d'importation sont très-modérés. Cette contrée, extrêmement bien placée pour le commerce, a plusieurs rivières navigables, qui débouchent dans les deux mers, et où se trouvent un grand nombre de ports : ce sont, au N., ceux d'Omoa, de Truxillo, de S. Juan del Norte, et de Matina; et au S., ceux de Nicoya, de Realejo, de Conchagua, de Michatoya, de Sonsonate Accajutla, de Istapa, et de Puerto de la Culebra. Elle sera encore plus importante par la communication qui va s'établir entre les deux mers, et qui ouvrira une nouvelle route aux Indes orientales, tout en facilitant les relations entre les côtes orientales et occidentales de l'Amérique.

Il règne encore une grande incertitude sur la population de cette république. M. de Humboldt l'évaluait en 1823 à 1,600,000 hab., savoir : 280,000 blancs, 880,000 indiens de race cuivrée primitive, 420,000 de races mélangées de noir, de blanc et d'indien, et 20,000 noirs; mais, ayant eu connaissance des accroissements considérables qu'elle a pris depuis cette époque, il la porte maintenant de 1,800,000 à 2,000,000 : d'autres auteurs la portent même à 2 millions et demi.

La partie principale du Guatemala fut conquise en 1524 par Pedro de Alvarado qui trouva le pays peuplé d'un grand nombre de tribus ayant chacune leur chef, une origine, une langue et des mœurs particulières. Presque tous ces peuples ont été peu à peu convertis à la religion chrétienne; quelques-uns sont restés idolâtres et indépendans, tels sont les Mosquitos et les Poyais, dans la partie orientale de cette contrée. On remarque qu'aucune colonie espagnole n'a moins coûté de sang aux nations indigènes que celle-ci; ce qui est dû en grande partie à la philanthropie du célèbre Las Casas, qui accompagna les conquérans. La découverte qui a été faite dans ce pays, près de Palenqué, vers le milieu du XVIII^e siècle, des ruines d'une ville d'environ 61. de tour, parmi lesquelles on trouva divers monuments et d'autres antiquités, porte à croire que cette contrée a eu des relations très-directes avec d'anciennes nations connues, telles que les Égyptiens; etc. Sous le gouvernement espagnol, le Guatemala formait une capitainerie-générale indépendante des autres gouvernements et vice-royautés de l'Amérique espagnole, divisée en 15 provinces: Chimaltenango, Chiquimula, Ciudad-Real, Comayagua, Costa-Rica, Escuintla, Leon, Quezaltenango, Sacatepec, S. Salvador, Suchiltepec, Soloia, Sonsonate, Totonicapan, et Vera Paz. Il y avait 1 archevêché et 3 évêchés: l'archevêché, dont la juridiction s'étendait sur toute la capitainerie, avait son siège à Guatemala; les évêchés étaient à Leon, à Ciudad-Real et à Comayagua.

Le Guatemala a pris peu de part aux révolutions qui ont agité, dans ces derniers temps, les autres colonies espagnoles de l'Amérique; il a été le dernier à se séparer de la mère-patrie, car ce ne fut qu'à la fin de 1821 qu'il proclama son indépendance.

La constitution n'admet pas d'autre culte public que le catholique romain. L'ouverture du congrès fédéral a eu lieu le 25 février 1825.

Le clergé se montre généralement bien disposé en faveur de ce nouvel état politique: on ignore si la division ecclésiastique restera la même que celle qui était établie sous le gouvernement espagnol. La masse du peuple du Guatemala est encore ignorante et sans expérience. Le gouvernement actuel s'occupe avec soin de l'instruction publique. Il existe deux universités dans la République, l'une à Guatemala et l'autre à Léon; on y a établi des écoles primaires d'enseignement mutuel. La République n'entretient qu'une armée de 1,500 hommes de troupes réglées.

Cette République fédérale, dont la capitale est Guatemala-la-Neuve, se compose de 5 états (estados), savoir: Costa-Rica, Guatemala, Honduras, Nicaragua et S. Salvador; ces états sont subdivisés en 46 partidos ou départemens, et gouvernés chacun par deux chambres. Il fut statué en 1824 que chaque Etat aurait une voix pour 1,500 âmes; qu'en conséquence Costa-Rica aurait 4 voix, Guatemala 36, Honduras 11, Nicaragua 13, et S. Salvador 18, dans l'élection des autorités fédérales suprêmes.

GUATEMALA, le plus grand des cinq états de la République de l'Amérique-Centrale, est borné de la capit. générale de Guatemala. Il occupe la partie N. O. de la République, et à pour bornes, au N. O. et au N., le Mexique; à l'E. le golfe de Honduras, l'état de ce nom et celui de S. Salvador; au S. et à l'O., le Grand-Océan. Sa longueur, du N. O. au S. E., est de 125 l., et sa moyenne largeur de 55 l. Il renferme 14 partidos ou départemens: S. Augustin, Chimaltenango, Chiquimula, Escuintla, Guaymango, Peten, Quezaltenango, Sacatepec, Salama, Sacamusco, Solola, Suchiltepec, Totonicapan et Vera Paz. Antigua-Guatemala en est le chef-lieu.

GUATEMALA ou GUATEMALA LA NEUVE, ville capitale de la République de Guatemala, état de son nom, Siège du Gouvernement Fédéral et d'un archevêché qui a pour suffragans les évêchés de Nicaragua, de Comayagua et de Chiapa; à 220 L. S. E. de Mexico près du grand-Océan équinoxial, sur le Rio de Las Vacas, dans une plaine de 58 de diamètre, fertilisée par de nombreux ruisseaux, sous un ciel pur et un climat généralement doux, lat. N. 14° 40' long. O. 93° 45'. Cette ville forme un carré parfait divisé en 4 quartiers, subdivisés chacun en 2 arrondissements. Les rues en sont larges, droites, et en grande parties pavées; les maisons, quoique basses, parce qu'on redoute les tremblements de terre, sont élégantes, commodes, et entourées de jardins spacieux avec des réservoirs d'eau. La place publique est très-large; bien pavée, et embellie de portiques et de beaux édifices; au centre est une belle fontaine. On remarque la cathédrale, d'une très-belle architecture moderne, le palais archi-épiscopal et celui du Gouvernement, l'hôtel-de-ville, la douane, la monnaie, etc. Guatemala possède 3 autres églises paroissiales, 12 couvents des deux sexes, 4 hôpitaux, 3 hospices de femmes, l'université fondée en 1676, avec 12 chaires; 1 académie des beaux-arts, 1 société d'économie rurale, 1 muséum d'histoire naturelle, 1 bibliothèque, 2 collèges et plusieurs écoles gratuites.

Depuis la révolution, l'instruction publique y a reçu de grandes améliorations; l'industrie manufacturière et les arts y ont fait aussi des progrès. On y compte plusieurs manufactures de tissus de coton, de tabac, de faïence, de poterie, etc; des raffineries de sucre et des indigoteries. Cette ville est l'entrepôt d'un commerce considérable, principalement avec Mexico et la Vera-Cruz les marchés y sont très-bien approvisionnés. Elle possède 40,000. hab. qu'on dit affables, hospitaliers, très-dévots et un peu indolens.

Au N. E. est un faubourg considérable, divisé en 2 quartiers et en 4 arrondissements, les rues sont irrégulières et tortueuses; ce faubourg est, ainsi que la ville, fourni d'eau par un bel aqueduc de 2 lieues de long, dont la construction a demandé des travaux immenses, on remarque aussi, près de la ville, le monastère del Carmen sur une colline, dans une position agréable.

Guatemala fut fondée en 1775, après le tremblement de terre qui détruisit presque entièrement Antigua Guatemala; le siège de l'ancien gouvernement et celui de l'évêché y furent transférés en 1776.

(1829.) J. HAEFKENS, CONSUL GÉNÉRAL HOLLANDAIS.

Extraits d'un Ouvrage Statistique sur le Guatemala, dédié au Roi de Hollande et publié en 1832, par J. Haefkens, Consul Général hollandais dans l'Amérique du Centre.

Dans sa dédicace au Roi, J. Haefkens s'exprime en ces termes : Depuis mon retour de la mission importante dont Votre Majesté a daigné m'honorer, je me suis continuellement occupé de préparer un ouvrage rédigé principalement dans le but de donner un aperçu exact du Guatemala et de bien faire connaître et apprécier une aussi belle partie du Globe.

Dans la préface de cet ouvrage il est dit : Qu'aucune partie de l'Amérique Espagnole n'est plus digne de fixer l'attention que le Guatemala : ses Ports sur les deux Océans, la

variété du climat, sont des circonstances dont l'ensemble rend l'Amérique du Centre capable d'un développement très-remarquable, et lui assure une grande supériorité parmi les nouvelles Républiques; il dit ensuite : Une résidence de 3 ans à Guatemala, plusieurs voyages dans les différentes provinces, des relations intimes avec les personnages les plus distingués du pays, me mirent à même de connaître très-particulièrement une multitude de faits relatifs à l'histoire, à la géographie, et à la statistique de cette partie de l'Amérique du Centre, lesquelles me permettent de donner des renseignements beaucoup plus certains que ceux qui sont fournis par les ouvrages publiés à Guatemala, et qui ne présentent qu'un tableau inexact et controuvé.

En parlant des forêts du Vera Paz J. Haefkens en rend compte ainsi : Les forêts, dont plusieurs sont encore vierges, sont peuplées d'une très-grande variété de bois précieux pour la marine, la teinture et l'industrie. Parmi les plus précieux, on remarque l'acajou, que l'on exporte en très-grande quantité de Guatemala aux États-Unis, à la Havane, et de là en Europe; le cèdre, le bois de Brésil, le guaycan, qui possède toutes les qualités du palmier, mais qui est d'une nuance un peu moins claire; et le bois de Santa-Maria ou indestructible, que l'on emploie particulièrement pour la construction des vaisseaux. Il cite encore, comme se trouvant abondamment dans les forêts, la vanille, la sal-separeille, les baumes, ainsi qu'un grand nombre de plantes médicinales, parmi lesquelles il fait remarquer le Guaco, remède très-efficace contre la morsure des animaux venimeux; le Palma-Christi, qui produit l'huile de castor ou de ricin.

Parlant de la position physique des habitants de Guatemala Haefkens dit :

Si le bonheur de l'homme ne consistait que dans le bien-être matériel, il n'y a aucune partie du monde, où il pourrait jouir d'une félicité égale à celle qu'il peut rencontrer dans le royaume de Guatemala.

VOYAGE

A GUATEMALA.

PAR MONTGOMERY.

Extrait de l'ouvrage intitulé, Narration d'un voyage à Guatemala, en 1838, par Montgomery, Envoyé du Gouvernement des États-Unis.

Un des grands avantages de ce pays, est celui de jouir d'un climat doux, tempéré et délicieux, n'ayant aucune des variétés des saisons; car, à l'exception des terres basses qui longent les côtes, où l'on éprouve les chaleurs des tropiques, il règne un printemps continuel et la terre est constamment couverte d'une agréable verdure. Cette douceur de température tient à la grande élévation de cette partie du continent Américain, qui

est située à 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer; il y a même quelques montagnes dont les cimes s'élèvent à 12 et à 14 mille pieds.

Dans l'intérieur du pays la variation de la température ne dépasse pas 15 degrés du thermomètre de Fahrenheit, car dans le courant de l'année le mercure n'élève rarement au-dessus 75° Fahrenheit (21° de Réaumur), et ne descend pas au-dessous de 60° F. (12° Réaumur). La différence entre la température des côtes et celle des endroits élevés est plus grande, et l'on éprouve sous le même degré de latitude de fortes chaleurs et des froids rigoureux.

Le climat y est très-sain, sauf sur quelques points de la Côte et sur les bords marécageux des grandes rivières, où les fièvres règnent fréquemment.

L'année se divise en deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies; la première, qu'on nomme l'été, commence en janvier et finit en juin; la seconde, qu'on nomme l'hivernage, dure pendant les autres six mois.

Il est rare de voir quelque chose de plus régulier que le commencement et la fin de ces pluies périodiques à l'époque fixée par la nature: elles offrent aussi une particularité remarquable, c'est qu'il en tombe rarement dans la matinée; ce n'est qu'à deux heures après midi qu'elles commencent.

Le sol de l'Amérique Centrale est généralement d'une fertilité extraordinaire; dans les plaines et surtout dans les vallées, il est composé d'une terre d'alluvion, très-riche, d'une couleur foncée, et qui pourrait servir d'engrais aux terres des autres parties du monde; cette terre d'alluvion a six pieds d'épaisseur dans différents endroits.

Les débordements de quelques rivières et les nombreuses sources qui arrosent le pays, entretiennent une verdure et une fraîcheur perpétuelles. L'abondance des sources et des rivières, fait que la durée de la sécheresse n'occasionne aucun inconvénient; au contraire, sous un rapport elle est très-avantageuse et même indispensable à la culture de la Cochenille, un des produits les plus importants du pays.

C'est à cette fertilité du sol et à la diversité de la température, suite naturelle des différentes élévations dont il est couvert, qu'il faut attribuer la variété et l'abondance des produits végétaux de l'Amérique Centrale; car, non-seulement presque tous ceux d'Europe et des Antilles s'y trouvent, mais il y en existe plusieurs qui lui sont particuliers: parmi les plus précieux sont l'indigo, la cochenille, le tabac, le cacao, l'acajou, le bois de Campêche, la vanille, le coton, le sassafras, le maïs, le café, la canne à sucre, etc. On y trouve aussi une grande variété de bois de teinture; les gommés, les baumes et les épices.

Outre l'acajou, déjà cité, on trouve dans les forêts de Guatemala, des cèdres d'une dimension gigantesque, le ceyba ou l'arbre à coton soyeux, le palma Real ou l'arbre à chou sauvage, le tamarinier sauvage, le cocotier, le bois de guayac, le chêne, le quachapelin, bois très-dur et très-bon pour le pilotage, étant indestructible à l'humidité; le quibra-hacha, très-remarquable par sa dureté et sa longue durée; enfin le coménégro ou arbre de fer, très-estimé chez les Indiens de l'Orient et chez tous les autres peuples.

Les productions minéralogiques de l'Amérique du Centre sont très-remarquables. Il y a dans l'État de Costa-Rica les mines d'or d'Aguacate, et dans celui d'Honduras des mines d'argent qui, chaque jour, augmentent en produits.

Les mines d'Aguacate, depuis leur découverte, n'ont pas cessé de produire de grandes richesses; c'est à cette circonstance que l'État de Costa-Rica, ou Côte Riche, doit son nom.

Les États de Nicaragua, de San Salvador, les provinces de Comayagua et de la nouvelle Ségovie possèdent aussi des mines, dont quelques-unes sont tellement productives, que chaque quintal de minéral qui en est extrait donne 17 mares 6 onces d'argent, ou près de 12 %.

Dans d'autres parties des régions montagneuses de l'Amérique Centrale il y a de nombreux indices annonçant l'existence de mines : quelquefois le minéral se rencontre à la surface du sol.

Lors de mon séjour à Truxillo, un habitant me fit voir un morceau précieux de minéral d'argent, qu'il me dit avoir trouvé dans les montagnes des environs, presque à la surface du sol; il ajouta qu'il gagnait 5 ou 6 dollars par jour en ramassant dans certains lieux connus de lui.

Une grande partie de l'Amérique Centrale est encore inconnue et inhabitée, notamment le Guatemala, dont la population ne suffit pas à l'étendue de son territoire; cependant la beauté du climat et la fertilité du sol de ce pays assurent une prospérité certaine aux immigrants qui sauront tirer parti des richesses qu'il possède.

J'ai visité dans le Vera Paz la petite ville de Teleman, située sur les bords du Polochic, à l'endroit où ce fleuve devient navigable. Pendant mon séjour dans cette ville qui me parut prospère et florissante, je fus logé chez un Ladin, dont la maison était meublée assez convenablement pour me faire supposer que cette ville commerçait avec l'Europe : ce qui me confirma dans cette opinion, ce fut de trouver chez mon hôte, quelques objets de luxe qui me causèrent une surprise agréable, aussi les saluai-je avec un vif sentiment de plaisir; c'était pour moi une indication certaine que je me trouvais encore dans les limites de la civilisation.

Ayant manifesté le désir de descendre le fleuve, on mit à ma disposition un canot fait d'un tronc d'arbre creusé, d'une longueur de 32 pieds sur 3 de largeur, et tirant à peine 15 pouces d'eau.

Trois hommes s'embarquèrent avec moi pour me conduire à Yzabal dans ce canot, dont l'arrière, où je me plaçai, était artistement arrangé avec des cannes et des feuilles de palmier, pour me préserver de l'action du soleil et de la pluie, qui elle-même n'aurait pu m'atteindre.

Après le voyage que je venais de faire par terre, la fraîcheur que je rencontrai sur le fleuve, me fit trouver cette manière de voyager on ne peut plus agréable; couché sous ce toit de verdure, je reposais agréablement ma vue sur la surface limpide des eaux; devant moi se déployait un paysage magnifique; les bords du fleuve, couverts d'une riche verdure, sont ombragés par des arbres gigantesques dont les belles et longues branches, s'étendant jusqu'au dessus de nous, formaient un berceau naturel de l'effet le plus pittoresque. Quelques habitations éparses çà et là, dont l'apparence indique la richesse des propriétaires, animent la contrée et augmentent l'intérêt de la scène qui s'offre à la vue du voyageur.

Par suite des sinuosités que présente le cours du fleuve de Teleman à son embouchure, nous parcourûmes une distance d'environ 100 milles, pendant lesquels l'aspect

sauvage et romantique du pays étouffe la vue : tout est grandiose et magnifique, des paysages plus pittoresques les uns que les autres, se succèdent comme par enchantement. Notre barque en glissant sur la surface des eaux, nous laissait apercevoir, ici une forêt, dont l'aspect antique, nous reportait au temps des Druides; là un joli bosquet placé au centre d'un vallon, permettant à l'imagination de s'égarer et de se croire près du séjour des Muses; enfin l'on aperçoit, à l'horizon, des montagnes dont les sommets se perdent dans les nues, sur lesquelles la vue s'égarait au milieu de rochers et d'arbres jetés dans une confusion complètement sauvage.

Les progrès de la civilisation et des arts ne se sont guère fait sentir jusqu'à ce jour, que dans la ville de Guatemala et dans quelques villes, les plus considérables de la République.

Les habitants des campagnes sont sobres et laborieux, doux et hospitaliers; ils mènent une vie simple, différant très-peu de celle des Indiens Aborigènes; quant à ceux de la capitale, ils ont conservé une partie des costumes des Espagnols, ainsi que leurs mœurs et leurs habitudes. Lorsque les dames vont à la messe, elles sont parées de la mantille et du voile; leur goût pour les fleurs artificielles est excessif: quelquefois même, c'est chez elles une espèce de passion. En visite ou en promenade, elles ont ordinairement la tête nue, ornée d'un grand peigne d'écaille qui retient leurs cheveux fort gracieusement arrangés, et qui sied parfaitement à leur visage; généralement ces peignes sont d'un très-grand prix.

Les dames de Guatemala ont une passion remarquable pour tous les objets de luxe et de toilette; mais ceux qui sont pour elles de la plus grande convoitise, et pour lesquels elles ne reculent devant aucun sacrifice, ce sont des voiles richement brodés, de beaux et riches éventails, ainsi que des parures de pierres précieuses. Elles sont généralement d'une beauté méridionale; grandes, sveltes et très-gracieuses dans leurs mouvements, elles ont ordinairement de forts jolis pieds dont elles sont fières; aussi le compliment le plus flatteur que l'on puisse faire à une dame de Guatemala, c'est de lui adresser des louanges sur les siens; c'est un moyen infallible de s'attirer toute sa bienveillance.

Les hommes, qui du reste ont un peu le caractère Castillan, aiment aussi beaucoup le luxe et la toilette; ils sont surtout d'une élégance remarquable lorsqu'ils se mettent en voyage; leur épée est d'une grande richesse, leurs éperons sont en argent massif, ainsi que le manche et le fourreau de leur poignard, qui sont d'un riche travail; leurs chevaux sont couverts de harnais et d'objets brodés en soie, d'un grand prix. Tout le reste du costume des Guatemaliens est en harmonie avec cette description; aussi n'exagère-t-on pas lorsque l'on assure que l'équipement d'un cavalier peut être estimé 1,000 dollars, plus de 5,000 francs.

Ils aiment les étrangers, les accueillent favorablement, et sont pour eux aussi serviables que remplis d'attentions délicates. L'hospitalité, que les habitants de l'Amérique du Centre offrent avec une rare libéralité, est une de leurs vertus principales; ils sont loin de considérer une lettre de recommandation comme nous le faisons; aussi, sans vous recevoir avec cérémonie, comme cela se fait en Europe, un Guatemalien auquel vous êtes recommandé, vous met tout de suite à votre aise; quand vous entrez chez lui vous pouvez vous considérer comme chez vous; il vous offre sa table et un logement que vous devez accepter pour conserver toute son amitié; il est en outre prodigue de soins em-

pressés, et ne néglige rien pour vous procurer toutes sortes de distractions et tout ce qui peut contribuer à rendre votre séjour aussi utile qu'agréable.

Les Guatémaliens apprennent avec assez de facilité, et possèdent beaucoup de capacités; cependant leur instruction est en général très-négligée, quoiqu'ils soient doués d'une imagination vive et d'une grande intelligence. On remarque surtout chez eux une grande bonté de cœur dont il faut se garder d'abuser, car ils sont d'un caractère violent.

Leur organe est très-agréable, leur accent a beaucoup d'analogie avec celui des habitants de l'Andalousie : leurs principaux amusements sont, la danse et la promenade à cheval, qu'ils affectionnent beaucoup.

Ils aiment les réunions particulières, aussi ont-elles lieu à jour fixe dans presque toutes les familles ; il y en a même plusieurs chez lesquelles on se réunit tous les soirs. La plus grande intimité et la plus franche cordialité rendent ces assemblées charmantes; le temps y passe de la manière la plus agréable. On voit peu de réunions dans lesquelles l'étiquette soit de rigueur ; cependant Montgomery s'est trouvé à une soirée de ce genre il dit que tout ce que le luxe le plus raffiné et le goût le plus délicat peuvent désirer, s'y trouvait réuni.

Les Guatémaliens sont dévots, aussi ont-ils un goût très-prononcé pour les cérémonies religieuses. Montgomery a assisté à une procession de la fête Dieu, dont la magnificence était digne d'admiration, et dont il donne la description suivante :

La marche était ouverte par un corps de cavaliers, composé de riches citoyens en costumes brillants, montés sur de beaux chevaux parfaitement équipés, derrière lesquels marchaient un grand nombre de citoyens portant des cierges, suivis des autorités et du clergé, au milieu duquel était le prélat, remplaçant l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux et portant le Saint-Sacrement sous un dais de soie brodé et orné de franges d'or; ce dais était porté par quatre personnes de distinction. La route que suivait la procession était couverte de fleurs; à l'approche du Saint-Sacrement chacun se découvrait et se mettait à genoux. Une voiture, attelée de six chevaux richement caparaçonnés, montés par trois postillons et conduits par six valets de pieds, suivait le prélat. Cette voiture d'une forme ancienne, était richement ciselée, couverte de dorures et ornée de glaces devant et sur les côtés. La marche du cortège était formée par un détachement d'infanterie ayant sa musique en tête, et par un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants de tous les rangs et de différentes couleurs.

Les rues par lesquelles la procession devait passer, étaient garanties de l'ardeur du soleil par de larges toiles qui formaient une espèce de dôme. Les façades des maisons étaient tendues de draperies de soie ou de velours, et une foule de jolies femmes garnissaient les fenêtres.

Sur la route que suivait le cortège on avait construit à divers intervalles, quatre autels couverts d'une multitude de bougies dont la lumière éblouissante était encore réfléchi par des glaces et faisait ressortir les riches objets d'or, d'argent et de verre moulé, dont les autels étaient ornés.

Le recueillement de ce cortège était interrompu à différents intervalles par une musique suave. Le mélange des ornements sacerdotaux de la religion catholique, de l'habit militaire ainsi que la richesse et la diversité des costumes de ce peuple, présentait un ensemble nouveau et vraiment imposant.

PORT

DE

SANTO THOMAS.

D'après Montgomery, Envoyé des États-Unis d'Amérique, en 1838, et Don Antonio Porta, Ingénieur du Gouvernement Espagnol.

Le port de Santo Thomas, situé dans la baie d'Honduras, égale sous tous les rapports celui de la Havane; il peut être considéré comme étant de première importance et d'une rare beauté; entouré de tous côtés par de hautes montagnes, il offre la plus grande sécurité aux vaisseaux, qui y sont à l'abri de tous les vents; les plus grands navires qui aient été construits jusqu'à ce jour, peuvent moullier près du rivage, où il y a six brasses de profondeur. Ils peuvent y entrer et en sortir en tous temps: il est assez grand pour contenir à l'ancre toute la marine anglaise; enfin sa position est tellement favorable pour communiquer avec l'intérieur, qu'il paraît destiné par la nature à devenir un jour l'un des plus vastes et des meilleurs entrepôts du commerce.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU COMTE ADHÉMAR.

Venons à Santo Thomas!

Je l'ai vu à mon retour de Belize: c'est dans l'univers entier, le plus beau port qui existe: les terres qui l'environnent sont admirables: le port a la forme d'un immense fer à cheval, de 2 milles et $1\frac{1}{2}$ à l'ouverture, garanti de tous les vents par des montagnes, et alimenté par sept rivières, qui y ont leurs embouchures. Nous avons sondé à dix toises du bord; il y avait 18 pieds d'eau, tous les navires les plus grand pourraient s'y ancrer, leur proue touchant la terre.

Après avoir donné des détails statistiques, Montgomery fait la description suivante du port de Santo Thomas.

Il est impossible de rendre l'impression que j'éprouvai à mon arrivée à Santo Thomas: jamais rien de plus beau ni de plus majestueux ne s'est présenté à ma vue.

Devant moi se déployait une immense nappe d'eau dont le calme et la transparence me permettaient de distinguer un fond clair et sablé, sur lequel se reflétaient les rayons d'un soleil pur et brillant, qui, s'élevant en ce moment au-dessus des monts, laissait échapper du haut de leurs cimes, des torrents de lumière qu'il répandait avec profusion sur les collines et les vallons qui formaient les rives de la baie.

Je me trouvais au centre d'un cercle d'une vaste étendue: La terre couverte d'une admirable végétation, s'élevait à perte de vue; une chaîne de montagnes bornait l'horizon et formait un immense amphithéâtre d'un effet admirable.

SALUBRITÉ DU PORT

DE

SANTO THOMAS.

Copie d'une lettre de Don Raphael Urruela, négociant à Guatemala, en réponse aux demandes de M. Young Anderson, sur le climat du port Santo Thomas.

Guatemala, ce 19 octobre 1839.

A M. Young Anderson,

J'ai l'honneur de répondre à vos demandes, et je vais le faire en vous citant des faits.

Le brick espagnol *Ramoncito*, capitaine don Ramon Torrès y Condé, nous fut consigné et resta à l'ancre dans le port de Santo Thomas, depuis le 7 novembre 1821, jusqu'au 14 mars 1822. A cette époque ces parages étaient infestés de pirates; aussi l'équipage était-il composé de 22 ou 23 hommes, qui furent constamment employés, soit à couper du bois dans les montagnes pour le service du vaisseau, soit à transporter eux-mêmes la cargaison jusqu'à Ysabal, d'où ils rapportèrent sur leur dos environ 4,000 surons d'indigo.

Le capitaine qui connaissait sans doute le sol et le climat de ce port, avait apporté des semences et des plantes. Il nous écrivit qu'il avait un jardin, et que ce qu'il avait semé ou planté, réussissait parfaitement; qu'il avait de très-bons légumes et que le blé indien qu'il avait semé et récolté, servait à nourrir des poules.

Les marins avaient la permission de débarquer et d'aller dans les forêts à la recherche du cacao sauvage, ou à la chasse, dont ils rapportaient journellement diverses sortes de gibier. Malgré les fatigues de l'équipage, et l'humidité à laquelle ils s'exposaient dans leurs excursions, ils jouissaient d'une parfaite santé, et pas un d'entre eux ne fut malade.

A la même époque, le trois-mâts espagnol *Joven Maria*, se trouvait à l'ancre dans le même port; ce bâtiment était consigné à la maison de don Miguel Cambronero. Les deux capitaines nous écrivirent ici et se félicitèrent de la bonne santé dont jouissaient leurs équipages. Du reste, ces témoignages étaient inutiles: le climat de la baie de Santo Thomas est ici connu de tout le monde comme le plus favorable de la côte.

Je n'hésite donc pas à vous assurer qu'une fois les terres défrichées, ce port tiendra le premier rang parmi les plus salubres.

J'ai l'honneur d'être, M., etc.

Signé R. De Urruela.

VERA PAZ.

A Vera Paz le thermomètre de Réaumur ne s'élève jamais au-dessus de 24 degrés et ne descend pas au-dessous de 15; donc la température moyenne de Vera Paz est de

19° 5/10

D'après le Mémoire de M. de Humboldt, sur la distribution de la chaleur, la température moyenne des étés de

Paris est de	18° 1/10
St.-Malo,	18° 9/10
Marseille,	22° 5/10
Bordeaux,	21° 6/10
Bruxelles,	19°

La chaleur moyenne à Vera Paz est donc moins forte qu'à Marseille et à Bordeaux, et n'est que d'un 1/2 degré plus forte qu'à Bruxelles.

EXTRAIT

D'UNE DESCRIPTION DE C DISTRICT,

Par un Moine du Couvent de San Geronimo.

La rivière la Passion (Urumasinta) est très-Poissonneuse, et peut être considérée comme le Nil du département de Vera Paz : ses inondations périodiques fertilisent les terres environnantes, qui sont propres à la culture du café, et produisent du bois de Campêche, du mahogon (acajou), des cèdres et beaucoup d'autres espèces de bois excellents pour la construction des navires.

Si le cacao de Vera Paz n'est pas supérieur à celui de Soconusco, il peut au moins lui être comparé.

Les terres sont tellement fertiles, qu'elles produisent sans culture, une grande quantité d'arbres qui réclament de grands soins dans d'autres climats.

La canne à sucre réussit mieux ici, que dans les contrées, où, quoique cultivée avec soin, on ne l'obtient qu'à force de travail.

Rendant compte des régions les plus élevées qu'il a visitées, il dit :

De tous côtés l'on voit s'échapper du sein des montagnes, des sources abondantes et des ruisseaux d'une eau pure et limpide, qui forment de nombreuses cascades avant d'arriver dans la plaine.

Au sujet de la population de cette contrée, composée d'Indiens purs et d'une race mixte, appelée Ladinós, il s'exprime en ces termes :

Une grande différence doit être établie entre les mœurs des communautés (peuplades) des Indiens purs et celles des Ladinós.

Tant que les peuplades indiennes ne possèdent pas de Chica (liqueur fermentée), ni aucune espèce de spiritueux, les Indiens sont tranquilles et doux : un seul mot de l'alcade ou de leur curé suffit pour ramener parmi eux la plus parfaite harmonie; mais ces mêmes hommes, qui, par leur naturel, sont d'une bonté remarquable, se livrent aux plus graves excès lorsqu'ils sont dans l'ivresse.

Les Ladinos ont un certain degré d'insolence qu'il est nécessaire de réprimer par des mesures énergiques. Une autre différence bien marquée existe encore entre ces deux races. Les Indiens seuls cultivent les terres et récoltent le froment, le cacao, le coton, etc., objets de première nécessité qu'ils transportent eux-mêmes parmi les Ladinos, et obtiennent en échange, le chica, l'eau-de-vie et la poudre à canon.

EXTRAIT D'UN RAPPORT OFFICIEL,
ADRESSÉ PAR DON ANTONIO POLOMA,
AU CONSULADO ROYAL DE GUATEMALA.

Ce rapport est ainsi conçu :

Le département de Vera Paz offre au commerce et à l'agriculture des avantages et des résultats incalculables.

La nature dota cette contrée d'une fertilité extraordinaire : son sol ne demande qu'un travail peu dispendieux, pour reproduire avec abondance et promptitude tout ce qui y est semé ou planté. Ce département possède 14 villes et plusieurs villages jouissant d'une température différente ; de sorte que l'on y récolte des fruits de toute espèce, et ceux qui ne se trouvent pas dans une localité, se rencontrent inmanquablement dans une autre.

Quoique la population de Vera Paz soit très-laborieuse, elle s'adonne peu à la culture des terres, préférant le commerce.

Depuis un temps immémorial, les Indiens de cette province ne cultivent et ne récoltent que les objets nécessaires à leur consommation, dont les principaux sont : le coton, le chili, le roucou, le cacao, le piment, la vanille, le maïs et diverses espèces de légumes, ainsi que du riz, du froment, des cannes à sucre et du lin ; de ces deux derniers articles on extrait de l'huile. Outre ce que produisent les bords du Polochic, pour l'usage des Indiens, et dont la nomenclature précède, ils peuvent fournir des pommes de terre, de l'indigo, de la cassave et du tabac ; les bestiaux y trouvent de très-beaux pâturages : les forêts sont peuplées de bois précieux, entre autres le mahogon (acajou). On peut y récolter des baumes, de la salsepareille et des écorces odoriférantes.

RENSEIGNEMENTS TOPOGRAPHIQUES

SUR LE

VERA PAZ,

Par Don Jos Antonio Asmitia, Secrétaire d'État.

Le département de Vera Paz est traversé de l'Est à l'Ouest par deux chaînes de montagnes qui sont presque parallèles, et forment une vallée entrecoupée de collines escarpées ; ce qui donne au pays un aspect varié. Entre ces deux chaînes de montagnes, sont situées les villes de Salama, de Chicag, de Rabinal et de Cubulco. Une de ces deux chaînes de

montagnes s'étend du district de Santo Thomas, dans la direction du département de Chi-quimla, qu'elle longe entre le fleuve Motagua et le Polochic; mais au point où elle entre dans le Vera Paz, par sa limite qui le sépare du district de Santo Thomas, elle se divise en deux branches, dont l'une continue à longer le cours de la Motagua et le département de Chimaltenango. Entre cette branche et la première chaîne de montagnes, à l'extrémité méridionale, se trouvent El Chol, Erran, dans la vallée de ce nom, Salum et d'autres petites villes mentionnées plus haut. Le climat de ces villes est plus chaud que celui de la capitale, et les terres situées entre ces deux chaînes de montagnes sont sèches, pierreuses et sablonneuses, ce qui permet d'y cultiver la cochenille et la vigne; ainsi que du maïs, des légumes, des céréales, des orangers, et d'autres arbres fruitiers de différentes espèces.

La Alta Vera Paz (haut Vera Paz), à l'exception des endroits que je viens de citer, est principalement composé de terrains élevés et tortueux, qui forment la chaîne de montagnes par laquelle ce département est traversé de l'Est à l'Ouest. Cette partie du Vera Paz est baignée par le Polochic, et comprend la grande vega, ainsi que plusieurs belles vallées et plateaux.

Les montagnes les plus remarquables de ce territoire sont la Chama, la Chisee et l'Encarnacion. Le cacao, la vanille, le roucou, la saïsepareille, la pita floja, la myrrhe et le ginseng y viennent naturellement et sans culture; on y trouve aussi des juncs d'une énorme dimension, et des bois très-précieux, tels que le bois de Brésil, le mahogon (acajou), le cèdre, la granadilla ballata, ou arbre à boulets, le gayac, la Santa-Maria, le pin (rouge et blanc), le chêne, le bois de rose, l'ule (caoutchouc). Il s'y trouve aussi l'arbuste d'où découle l'ambre liquide, ainsi que le baume du Pérou et de copahu; le bois de Campêche, ainsi qu'un arbre nommé Tamay, possédant les mêmes vertus que le quinquina, et beaucoup d'autres qui produisent des gommés très-précieuses.

Par l'effet de cette prodigieuse végétation et par l'attraction de l'humidité, tout ce département est d'un climat très-varié. Le penchant des collines et le sommet des plateaux, jouissent d'une température excessivement favorable à la végétation. Le climat varie selon l'élevation et les localités; mais partout les pluies sont généralement périodiques, sauf sur le sommet de quelques montagnes où elles tombent fréquemment.

Le district de Peten, dans le Vera Paz, n'est pas entrecoupé de montagnes comme les autres parties de ce département; sa supériorité sur tout le reste du pays, est reconnue par tous ceux qui l'ont visité; sa surface est unie, et le territoire de ce district, sans être trop élevé, se trouve placé à une assez grande hauteur au-dessous du niveau de la mer. Son climat est plus chaud que celui de la capitale.

Cette partie du pays peut être considérée comme un vaste plateau entrecoupé par de nombreuses rivières, qui séparent ce district du département de Totonicapan, dont l'Usulutana forme la limite. Entre la province Mexicaine de Tabasco et ce district, les limites sont marquées par une chaîne de montagnes.

Le Peten contient douze villes ou villages, ainsi que plusieurs lacs, dont le principal est le lac d'Isabal ou golfe Dulce, dont les bords septentrionaux forment la limite de ce district. L'un de ces lacs, situé près de la ville de San Christovall, abonde en poissons d'une espèce particulière. Le lac de Peten, qui communique par un ruisseau avec ceux

d'Ekochil et Petenchil, n'en est éloigné que de deux lieues. Dans un rayon de 30 lieues du même lac, sont situés les lacs de Zacpeten, de Machancho, de Cavon et d'Yoxháâ.

Outre les nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes et sillonnent le département de Vera Paz, il possède quatre rivières principales qui sont :

Le Cajabon, prenant sa source près de Telemán, coulant du Nord au Sud-Est, jusqu'à ce qu'il se jette dans le Polochic, à New Liverpool. Dans son cours il passe près de Taltique, de Cobán et de Santa María de Cajabon ; cette dernière ville renferme 10,000 âmes.

Le Polochic, formé par les rivières Matanzas et Tamaju, est navigable depuis Telemán jusqu'au golfe Dulce où il se décharge, après avoir reçu les eaux du Cajabon, près de New Liverpool. La partie navigable située entre le golfe et le lac d'Ysabal, se nomme la rivière San Felipe, et celle qui est située entre le golfe et la mer, est connue sous le nom de la rivière Dulce ou Angostura.

Le Rio Viejo, ou vieille rivière, reçoit les eaux d'un ruisseau appelé Mopá.

L'Usumasinta nommée Passion, ou Santa Isabal, reçoit les eaux du Rio Negro qui prend le nom de Lancautun ou Lacandon, en longeant le Vera Paz et le Totonicapan, puis se jette dans l'Usumasinta, près de Francisco de Motocinto.

La Passion prend sa source près des montagnes de Chama ou Chimai à 3 lieues de San Luis, et reçoit les eaux de la Machaguila, de la Marchaufa, de la Poze, du San Juan, etc.; elle se jette dans le lac Del Carmen à 40 lieues de Campêche. Elle est navigable pendant un cours de 140 lieues.

Le département de Vera Paz est traversé par deux routes principales ; l'une qui va, de Guatemala dans le district de Peten, en passant par Salama, Parula, Taltique, Cobán, Cajabon, Campamac, San Luis, Dolores etc. : l'autre, qui part de Chiquimula, passe par San Geronimo, Rabinal et Cabulco, pour aller dans le district de Peten. Une route secondaire part de Parula, en se dirigeant vers Telemán ; une autre de Dolores à Belize ; enfin une dernière route a été établie récemment de Cobán au district de Peten : elle traverse la montagne de Chisec, dont le passage offre d'assez grandes difficultés.

D'après des calculs officiels de 1833, la population du département de Vera Paz (non compris celle du district de Peten) s'élevait à 60,237 habitants : 645 mariages, 4,048 naissances et 1,186 décès ont eu lieu dans la même année.

D'après cette différence des naissances sur les décès, on peut juger de ce que sera l'accroissement de la population, lorsqu'à l'excellence du climat viendra se joindre le dessèchement des marais et la division des terres, qui sont aujourd'hui la propriété commune ; et surtout, lorsque des réglemens sanitaires et une administration éclairée viendront seconder ce que la nature a fait pour la population de ces contrées.

Le pays abonde en quadrupèdes de toute espèce, ainsi qu'en gibier ; on remarque surtout diverses sortes de chevreuils, dont une se nomme le cabri monti ou bouc des bois. On y rencontre des bandes de sangliers et de singes de différentes espèces ; il y a aussi des porcs-épics, des lapins, des lièvres, des ours fourmilliers, des agoutis, des armadilles, des jaguars, des alligators, des guanas, des onces, etc., etc. Parmi les nombreux volatiles sauvages et domestiques, je me contenterai d'en citer quelques-uns des plus utiles et des plus remarquables, tels que les dindons sauvages, les faisans, les perdreaux, les canards, les poules d'eau, les pluviers, les bécassines, etc. Parmi les chantres des

forêts, je parlerai seulement du pito-réal, qui peut être comparé au rossignol par son chant mélodieux; je citerai aussi le quetzal, le raxon, le coq des bois, les perroquets et les perruches, tous très-remarquables par la beauté de leur plumage.

Les lacs et les rivières de ce pays contiennent des tortues d'eau douce, et plusieurs espèces d'excellents poissons.

PRODUCTIONS

DE

VERA PAZ.

EXTRAIT D'UN RAPPORT DE M. ANDERSON.

Indigo. — Sa réputation en Europe, le place au-dessus de celui de tous les autres pays: il se cultivait autrefois en quantités beaucoup plus considérables que maintenant; si on suivait la méthode employée dans les Indes Orientales pour l'extraction de la matière colorante, on obtiendrait un profit plus considérable que par le procédé employé dans les plantations et dans les fabriques de ce pays.

Cochenille. — Cet insecte précieux, qui fournit une matière colorante si renommée, se multiplie d'une manière prodigieuse. Le nopal, arbre sur lequel l'insecte se nourrit, fut de nouveau cultivé dans le pays, sous le gouvernement de don Jose Bustamente, et depuis cette époque se propage avec un succès remarquable dans l'État de Guatemala.

La cochenille, répandue dans le commerce, sous le nom de cochenille d'Honduras, est récoltée dans un rayon de neuf lieues de Guatemala.

Antigua en fournit les produits les plus considérables, cependant à Rabinal, dans le voisinage de Salama, cette culture s'est considérablement accrue. On peut en estimer l'exportation annuelle à 2,000 surons de 160 livres, à raison de douze réaux la livre. (*)

Tabac. — Il réussit parfaitement dans le département de Vera Paz (surtout près d'Abbottsville), dans le district de Peten et dans le département de Chiquimula.

Cuir. — On les exporte principalement d'Honduras et du Nicaragua; on en obtient aussi dans le département de Chiquimula et dans les districts de Peten.

Salsepareille. — Il en est exporté à la Havane et aux États-Unis de l'Amérique, une quantité considérable, et d'une qualité supérieure.

Cacao. — Il y en a de nombreuses plantations.

Coton. — Les échantillons que j'ai présentés aux Directeurs et qui ont été pris dans le voisinage d'Abbottsville, suffisent pour prouver sa supériorité sur tous les cotons qui, jusqu'à ce jour, furent apportés sur les marchés européens.

Froment. — On en fait d'abondantes récoltes dans le Quesaltenango et dans plusieurs autres contrées de ce pays. Pendant mon séjour à la ville de Guatemala, le pain se vendait moitié moins cher qu'à Londres.

(*) En 1838, la récolte d'indigo et de cochenille, s'est élevée à la somme de 750,000 liv. ster. (18,750,000 fr.)

Sucre. — Il s'en fabrique une grande quantité, pour la consommation de l'intérieur et pour l'exportation au Mexique. On en vend dans les fabriques situées sur la côte Pacifique, à raison de quatre dollars le cwt : (112 livres) ; le prix en est plus élevé à Guatemala et dans l'intérieur, à cause des frais de transport.

Vanille. — Une très-faible quantité seulement en est exportée par suite des difficultés qu'en présente la préparation que l'on ne connaît pas encore parfaitement.

Baumes. — Ils sont abondants et de différentes espèces.

On les recueille dans les bois. Il s'en trouve une sorte que l'on exporte à Lima, d'où il est expédié en Europe sous le nom de baume de Pérou. On y récolte aussi les baumes de Tolu.

Café. — Il est d'une excellente qualité près d'Abbottsville.

Plusieurs plantations sont en plein rapports et promettent de très-beaux résultats.

Écaille de Tortue. — Elle abonde sur les côtes.

Perles et nacre de perle. — On en trouve dans diverses contrées de l'État de Guatemala.

Papillillo. — Tissue végétal très-délicat, dont on fait emploi pour les cigarras. On en exporte beaucoup au Pérou, à la Havane et en Europe.

Piment. — Il abonde dans le département de Vera Paz où il est indigène. Il est exporté au Pérou.

Toutes sortes de bois, de teinture et autres, abondent dans les forêts de ce pays où il en existe une variété infinie.

Poix, Naphte et Asphalte. — Il s'en trouve de grandes quantités. On en exporte en Californie.

Bêtes à Cornes. — Il y en a en très-grand nombre, principalement dans les provinces d'Honduras et de Nicaragua. On exporte à la Havane 9,000 génisses tous les ans. Dans le département de Vera Paz, on achète des bœufs à raison de 40 à 50 francs par tête, et des vaches à 75 ou 80 francs. Dans d'autres contrées du Guatemala, elles se vendent encore moins cher.

Chevaux et mulets. — On achète les premiers dans le Vera Paz, à un prix qui varie de 125 à 200 francs. Les mulets se vendent environ 150 francs.

Moutons. — Quoique en très-grande quantité, ils ne sont pas exportés. Il y en a de nombreux troupeaux à Los Altos.

Laine. — Elle est à bon marché et de belle qualité.

Ule. — Arbre du caoutchouc ou gomme élastique ; ces précieux arbres sont indigènes et abondants à Abbottsville ; ils sont aussi fort nombreux dans le district de Peten.

Gommes, Drogues et plantes médicales. — On en exporte en petite quantité : le commerce en serait beaucoup plus grand, si leurs vertus étaient connues des Indiens.

Thé. — Il se trouve dans le Vera Paz une quantité prodigieuse de cette plante.

Dans cette liste on ne trouve ni lin ni chanvre, qui pourraient cependant être cultivés avec succès et en grande quantité, si l'on introduisait dans le pays quelques personnes capables d'instruire les Indiens dans le simple procédé en usage pour leur préparation, afin de les exporter ; je suis même porté à croire qu'ils sont indigènes : dans tous les cas ils sont très-abondants. On extrait de l'huile des semences et l'on en fabrique une boisson très-estimée par les Indiens et employée par les autres habitants de l'État de Guatemala.



DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Extrait de la Revue Eritannique.

On nomme Amérique Centrale la partie de ce continent qui s'étend du Mexique à la Colombie, et qui comprend Guatemala et l'isthme de Darien. Cette contrée, remarquable par ses productions naturelles, est devenue plus intéressante encore, depuis qu'on s'est occupé sérieusement, en Angleterre, du projet d'ouvrir sur cet isthme une communication entre l'Atlantique et la mer Pacifique.

Depuis les conquêtes des Espagnols, ce pays, malgré le voisinage de nos colonies, était resté fermé aux étrangers par le despotisme jaloux de ses maîtres, et on ne le connaissait guère mieux que le centre de l'Afrique.

En 1816, M. Robert partit de la Jamaïque sur un brick qu'il commandait, avec une patache de peu de valeur. Son intention était de faire le commerce avec les tribus libres de la côte Ouest, très-bien disposées en faveur des Anglais. Il revint au bout de neuf semaines, après avoir vendu avantageusement ses marchandises. En retour des pots d'étain et de fer, et autres objets grossièrement fabriqués, tels que coutelas, haches, colliers de verre, il rapporta des écailles de tortue, de la salsepareille et d'autres productions utiles dont ces contrées abondent. Les circonstances l'appelèrent de nouveau au milieu de ces tribus. Il y résida sept ans, et y recueillit tous les éléments de l'ouvrage qu'il vient de publier. Ce peuple, composé d'Indiens de race pure, de métis issus du croisement de la race indienne avec les nègres, et nommés Sanbos, est d'un naturel fort doux, et a plus d'influence qu'on ne croit sur les destinées politiques de ces contrées. M. Robert a constaté, par un grand nombre de faits, le caractère noble et bon des Indiens proprement dits. Il leur donna une preuve de confiance fort honorable, en se rendant seul et malade, au milieu d'une de leurs tribus guerrières, appelées Valientes (les vaillants), pour y rétablir sa santé. La retraite qu'il choisit est située sur les bords de la rivière de Chrico Mola, à quelque distance, dans l'intérieur, du côté du port de Mosquito. Dans cet asile, il continua son métier de marchand : les naturels du pays lui apportaient de la salsepareille, qu'ils échangeaient contre de la verroterie et d'autres objets ; et en moins de six semaines, il posséda pour plus de 5,000 livres sterling de cette denrée. Il soignait également les intérêts de sa santé et ceux de sa fortune : les bains de rivière, la salubrité du climat, l'exercice de la chasse, eurent bientôt rétabli ses forces. Ses excursions le conduisirent dans des cantons qui n'avaient été visités jusque là que par des bêtes fauves.

« A mon retour d'une de mes longues promenades, dit M. Robert, le chef de la tribu au milieu de laquelle je m'étais établi, nommé Jasper Hall par nos marchands, me dit que des femmes avaient découvert la trace d'un animal extraordinaire dont elles avaient eu

grand'peur. Aucun chasseur n'avait pu leur dire le nom de cet animal, elles croyaient que le diable avait passé par là. Ne doutant pas que ce ne fut la trace d'une bête inconnue en Europe, j'engageai cet homme à me suivre à la tête de quelques chasseurs. Nous partîmes donc, moi cinquième, bien armés, munis de provisions, d'outils, et décidés à passer deux ou trois nuits dans les bois, s'il le fallait; nous prîmes pour guides les trois femmes qui avaient fait la découverte. Après quatre heures de marche, sur un terrain qui m'était inconnu, l'on se trouva au fond d'un ravin, le long duquel on monta l'espace d'un mille. Nous arrivâmes enfin à la place indiquée par nos guides. Tout à coup Jasper m'appelle avec un rire bruyant : « Eh! Robert, voici la trace du diable! » J'arrive et je vois l'empreinte d'une paire de gros souliers ferrés, qu'il m'avait vu porter quelquefois. Je me rappelais en effet être venu en cet endroit, mais par une autre route. On rit beaucoup de me voir suivre ainsi la trace de mes pieds.

• Dans le cours de cette singulière exploration, nous aperçûmes plusieurs espèces de bêtes fauves; mais la consigne était de ne pas tirer, de peur d'alarmer l'animal inconnu que nous cherchions. Cependant, pour mettre à profit notre excursion, nous nous décidâmes à rester deux ou trois jours dans les bois: les femmes avaient apporté du plantain et de la cassave, nourriture ordinaire du pays. Nous construisîmes à la hâte quelques huttes, après quoi nous partîmes pour la chasse. Elle fut heureuse: nous tuâmes une vingtaine de peccaris ou porcs sauvages. On les coupa par quartiers; on fit ensuite une espèce de grill en bois sur lequel on plaça les chairs de ces animaux, enveloppées de feuilles; on mit du feu par dessous, et, par ce moyen, les quartiers de porc se trouvèrent à la fois fumés et à moitié rôtis. Ces provisions durèrent plus d'un mois.

• Le lendemain, nous gagnâmes le point culminant d'une montagne, dont les sommets n'affectent point une forme conique ou pyramidale, comme les volcans éteints; c'est la continuation d'une chaîne de montagnes plus hautes que celles des environs. Le plateau a une longueur de cinq cents pas. Du côté de la mer Pacifique, la descente en est plus rapide que du côté opposé par où nous étions montés. À l'Est, dans la direction de Chagres et de Panama, on aperçoit des montagnes encore plus élevées; au Nord-Ouest, l'œil se perd sur une chaîne de montagnes, dont les pics se succèdent à diverses hauteurs comme les flots d'une mer battue par l'orage; on en voit, çà et là, d'isolées, qui offrent l'aspect d'anciens volcans. Du point où j'étais, j'apercevais distinctement les deux mers. Du côté de l'Atlantique, je voyais les îles situées dans la baie appelée, en espagnol, *Baco del Toro*, et les lagunes de Chiriqui. Mais je ne pus découvrir ni Quibo, ni certaines îles de l'Océan Pacifique, que les navigateurs ont, par erreur sans doute, placées près de la côte. Dans cette direction, les immenses forêts traversées par les fleuves de ces contrées et les vastes montagnes boisées, jusqu'au sommet dont ils baignent le pied, m'empêchaient d'en dessiner le cours, et je n'apercevais à mes pieds que des forêts et des mers.

• Les Valientes composent les tribus les plus braves et les plus policées de cette partie du Nouveau-Monde. Comme leurs aînés dans la civilisation, ils ont leur point d'honneur et leurs duels.

• Lorsqu'un valiente se croit insulté par un Indien de sa tribu, il prend son fusil ou son coutelas, emmène avec lui un de ses amis, se rend chez son adversaire, et l'appelle au combat. Celui-ci accepte souvent le défi sur-le-champ: les gages sont donnés et reçus, et le duel ne finit jamais sans qu'un des deux, au moins, soit tué ou mis hors de combat.

Dans l'attaque et la défense, ils se servent du coutelas avec beaucoup de dextérité. Il est rare de voir un valiente qui n'ait pas de cicatrices à la tête ou sur le reste du corps. On ajourne quelquefois les duels, mais c'est toujours par l'entremise des seconds. Provoqué un jour par un de ces preux, je lui proposai une lutte à coups de poings : « Mode anglaise, pas bonne ! dit-il. » Grâce à l'intervention de nos amis, la querelle se termina sans effusion de sang. Les valientes ne sont pas très-adroits dans l'emploi des armes à feu ; ils le sont beaucoup plus avec l'arbalète et les flèches. Ils montent très-bien à cheval.

• Les idées religieuses de ce peuple sont très-bornées ; cependant, quand il arrive un événement extraordinaire, ils disent toujours : C'est Dieu qui l'a voulu.

• Dans une de mes excursions au-dessus de la grande cataracte de la rivière de Chricomola, dit notre auteur, les Indiens qui conduisaient notre canot le laissèrent tellement dévier, qu'il fut entraîné par le courant sur les bords de cette effrayante chute d'eau, sans espoir de pouvoir remonter. Aussitôt ils se jettent hors du canot, et gagnent la rive à la nage. Quant à moi, je perds la tête, je ne vois d'autre chance de salut que de me confier au frêle bateau qu'emporte le torrent, et que le choc des rochers a bientôt mis en pièces. Après avoir repris mes sens, je me trouve battu par les flots contre les bords d'un îlot, au-dessous de la chute et cramponnée à une des planches qui avait surnagé. Quelques Indiens qui passaient en ce moment sur la rive inférieure et qui n'avaient pas été les témoins de ma chute, viennent à mon secours et me transportent dans ma cabane, tout meurtri du choc que j'avais éprouvé. Dans l'intervalle, les Indiens qui étaient dans le canot, de retour au village, y avaient semé la nouvelle de ma mort, et, pour en convaincre les incrédules, ils montraient les débris du bateau emporté par le courant. J'étais depuis une heure étendu sur mon hamac, lorsque le vieux Jasper et un autre chef se rendirent chez moi, déplorant ma mort et offrant de se charger de mes marchandises et de mes effets, pour le compte de mes parents ou de mes créanciers. « Eh ! Robert ! s'écria Jasper pétrifié à mon aspect, vous n'êtes donc pas noyé?... C'est l'ouvrage de Dieu, Robert, ajouta-t-il, du ton le plus grave et levant les yeux au ciel ; c'est l'ouvrage de Dieu !

• Le plus haut degré d'ambition chez les indigènes, c'est de suivre les usages des *gentlemen* d'Angleterre. Ils ne croient pas y déroger en s'enivrant ; mais lorsqu'il arrive aux femmes de boire outre mesure, les maris, jaloux de leurs privilèges, les tancent vertement : « Pas bon, leur disent-ils ; ce n'est pas la mode des *ladies* anglaises. »

• La manière de vivre des valientes est assez *confortable*. La nature les a pourvus de tout ce qui peut rendre la vie douce et commode, dans un état de civilisation aussi imparfait que le leur. La culture de leurs plantations exige peu de soins. Leurs forêts abondent en gibier de toute espèce ; leurs rivières, en poissons excellents ; leurs lagunes, en tortues magnifiques, en homars et en autres crustacés très-recherchés sur nos tables. Anciennement, leur vêtement ordinaire était fait d'une espèce d'écorce d'arbre, trempée quelque temps dans l'eau courante et qu'on tannait ensuite en la battant avec de gros rouleaux en bois, au point de lui donner la légèreté et la consistance d'une peau de chamois. On formait avec ce cuir végétal une espèce de camisole sans manches. Aujourd'hui leur costume est moins grossier. Plusieurs d'entre eux portent un habit complet à l'européenne. J'ai vu quelques-uns de leurs marchands et de leurs chefs habillés, suivant leur expression, à la mode des *gentlemen* anglais, suivis de quelques Indiens d'une classe inférieure, qui, pour faire leur cour à leurs maîtres, cherchaient à copier leurs manières, et

portaient envie à l'ombrelle de soie qui servait de parasol au chef de la tribu. Ces Indiens semblent avoir compris qu'ils ne pouvaient échapper à la destruction, qu'en se réfugiant dans les bras de la civilisation. Tous ceux de leur race, qui restent dans l'état, sauvage fondent devant les peuples civilisés, comme la neige sous le soleil du printemps.

• La saison des pluies n'a rien de fâcheux pour les Indiens; c'est au contraire celle du repos et de la joie. Leurs parties de plaisirs consistent alors à se réunir pour boire une liqueur dont ils font une immense consommation. La préparation en est très-simple. Ils broient le fruit de coco entre deux pierres, de manière à en former une pâte, qu'ils délaient ensuite, et font dissoudre dans de l'eau bouillante. Le liquide circule de main en main dans des calabases, qui contiennent chacune environ deux litres. Il y a des amateurs qui en boivent de seize à vingt. Leur passe-temps favori, dans ces réunions, est de réciter de longues histoires qu'on écoute avec un sang froid imperturbable, quelque-*in-vraisemblables* qu'elles soient. Quand je me trouvais au milieu d'eux, j'essayais souvent de leur raconter des anecdotes qui me concernaient et de leur donner une idée de la constitution civile et politique de l'Europe; ils n'y comprenaient rien; n'importe, ils me laissaient dire. Quand j'avais fini mon récit, les plus âgés de mes auditeurs se recueillaient pendant quelques minutes, et après avoir regardé autour d'eux, comme pour prendre les voix, ils disaient gravement: « Mensonge, Robert, mensonge. » A quoi je répondais; « Tout cela est vrai, c'est un usage d'Angleterre. » Souvent j'ajoutais: « Maintenant voici une histoire qui n'est pas vraie! » Alors ces bonnes gens, dont la physionomie s'épanouissait, disaient à la ronde: « Robert, contez-nous votre histoire. »

Les tortues abondent dans les parages fréquentés par notre navigateur. Nos gourmands gémiront sans doute sur le vandalisme avec lequel les pêcheurs détruisent les œufs et rejettent la chair de ce précieuse reptile. Dans l'intérêt de ceux qui connaissent mieux la saveur de la tortue que son histoire naturelle, nous extrairons quelques détails que M. Robert donne à ce sujet.

• Au confluent des deux rivières Vasquez et Azuelos, on tue tous les ans une quantité considérable de tortues de la plus grosse espèce, pour en extraire le frai; on fait fondre cette substance dans de l'huile, et les Mosquites s'en servent en guise de beurre. Tous les ans, on en détruit de cette manière plusieurs milliers. Au printemps, les tortues à écailles vertes se rendent en masse sur plusieurs points de la côte des Mosquites et surtout sur les bancs de sable voisins de la baie de la tortue, pour y déposer leurs œufs.

L'un des objets les plus importants du commerce de ces contrées est la vanille, dont on distingue mieux le goût dans le chocolat et les sucreries, qu'on n'est à même d'en apprécier le caractère et la place dans le règne végétal. Voici la description que M. Robert donne de cette plante et de sa préparation.

• La vanille aromatique (*opidendrum vanilla* de Linnée), abonde sur les bords de la rivière de St-Jean; cette plante, de nature rampante, vient s'entrelacer aux branches des arbres les plus élevés; ses feuilles ressemblent de loin à celles de la vigne; sa fleur est d'un fond blanc nuancé de rouge et de jaune. A cette fleur succède une cosse dont les capsules s'enflent d'une manière sensible, et qui, dans sa parfaite maturité, est de la grosseur du doigt. Cette cosse passe successivement du vert au jaune et au brun; pour comerver le fruit, on le cueille tandis que la cosse est encore jaune; puis on le met en tas pendant trois ou quatre jours, afin de le laisser fermenter; on le fait ensuite sécher au soleil, et,

quand il est à moitié sec, on l'aplatit et on le graisse avec de l'huile de cacao ou de palmier; puis on achève de le faire sécher au soleil, on le graisse de nouveau avec la même huile et on l'enveloppe en petits paquets, dans des feuilles de plantain ou de roseau. On prend garde de ne pas laisser les cosses sur la tige après la maturité; car, dans ce cas, le suc balsamique qui donne à la vanille le goût exquis qu'elle possède s'échapperait par la transudation. On trouve aussi la vanille sur plusieurs autres points de la côte de Es-
quillo et dans le voisinage du Breo del Bero, des lagunes de Chiriqui, etc. »

VOYAGE. — STATISTIQUE.

L'Amérique du Sud sous le Gouvernement Espagnol.

Extrait de la Revue Britannique, 1827.

Bon Antonio de Ulloa et George Juan, officiers supérieurs au service de Ferdinand VI, roi d'Espagne, étaient connus depuis longtemps par un voyage dans l'Amérique du Sud, publié au milieu du dernier siècle. On a généralement pensé que ces auteurs, qui avaient rempli dans cette partie du monde, une mission officielle de leur souverain, lui avaient fait à leur retour un rapport confidentiel sur l'administration des Indes Occidentales. Ce rapport, dont la publication fut alors jugée dangereuse, après être resté enfoui plus d'un demi-siècle, dans les archives du gouvernement, vient enfin d'être mis au jour.

Les livres de voyage tirent leur principale recommandation du caractère de l'auteur, surtout lorsqu'il ne se borne pas à faire un journal. A cet égard, le rapport dont nous allons extraire les passages les plus importants, mérite une entière confiance. On sait que l'année 1735 fut marquée par plusieurs expéditions scientifiques, entreprises dans le but de mesurer le méridien, dans diverses parties du globe. Tandis que Maupertuis voyageait dans le Nord, la Condamine se rendit à Quito avec quelques autres savants; et là, il associa à ses travaux Georges Juan et Antonio de Ulloa. Leur mérite n'était pas seulement apprécié par cet académicien célèbre, il l'était également par le vice-roi du Pérou. Aussi, lors de la descente de lord Anson sur les côtes du Pérou, en 1741, se virent-ils forcés d'interrompre leurs travaux géodésiques. Une mission extraordinaire du vice-roi les appela à la défense de tous les points qui paraissaient menacés par l'intrepide amiral. Les pouvoirs dont ils étaient investis, et surtout leur fermeté et leurs lumières, leur donnaient un ascendant irrésistible sur tous les habitants; et comme le danger était partout, ils avaient dans leurs voyages continuels, d'une place à l'autre, beaucoup plus d'occasions d'observer l'état du pays, que s'ils avaient procédé avec tout l'appareil d'une commission d'enquête; à cet égard, laissons-les parler eux-mêmes. Les commissaires

spéciaux qui ont été choisis pour faire une enquête sur l'état du pays, ont toujours procédé légèrement, faute de temps ou de moyens ; leurs yeux étaient d'ailleurs fascinés par la soif de l'or. Quant à nous notre unique intérêt était de nous éclairer ; notre seul but était la découverte de la vérité ; et nous croyons l'avoir atteint. Notre suite peu nombreuse et notre accueil cordial rassuraient les Indiens ; traités en hommes, ils s'ouvraient à nous sans réserve. Nous payons tout comptant, et ils se plaisaient à nous faire remarquer ce contraste avec l'avarice des autres Espagnols. Ainsi, pendant neuf ans de voyages continuels, d'une province à l'autre, nous avons eu mille occasions de nous assurer de la vérité des rapports qui nous étaient faits.

Toutes les relations que nous connaissons sur l'Amérique du Sud, ont dû paraître suspectes de prévention ou d'ignorance. En effet, elles n'étaient pas dirigées par des Espagnols, mais par des étrangers sans cesse exposés aux confiscations, au bannissement ou à la réclusion qui menaçaient tous ceux qui cherchaient à se mêler du commerce de ces contrées. Juan et Ulloa, étaient dans une position bien différente ; ce n'étaient ni des agens du gouvernement colonial, ni des contrebandiers, ni des marchands courant le pays, au risque de perdre leur fortune et leur liberté, ni des fonctionnaires intéressés au maintien des abus : c'étaient des hommes d'un rang distingué, aussi honorables par leur caractère que par leurs talens, et placés à la hauteur des lumières de leur siècle. On ne peut supposer que, chargés par le ministère espagnol d'examiner l'état de l'Amérique du Sud, ils aient eu aucun motif pour rembrunir les couleurs de ce tableau : ils devaient s'attendre qu'un rapport défavorable serait soumis à un examen sévère, et soulèverait contre eux une foule d'ennemis des deux côtés de l'Atlantique. D'ailleurs, leurs préjugés nationaux, comme leur intérêt personnel, loin de les porter à exagérer le mal, devaient les engager à ne le signaler qu'avec une extrême réserve. Le lecteur aura besoin de faire cette réflexion à chaque page du livre, pour ajouter foi à de telles monstruosité, de la part d'une nation qui se dit chrétienne.

Le rapport secret est divisé en deux parties : la première décrit le déplorable état de défense des villes situées sur la côte du Pérou ; le dénuement et l'indiscipline des troupes de terre et de mer ; en un mot, la désorganisation complète de l'administration Coloniale.

La seconde partie, qui est aujourd'hui d'un intérêt de circonstance, est pleine de détails si curieux, que nous ne pouvons éprouver, pour les offrir au lecteur, que l'embarras du choix : nous les avons relus vingt fois, avec un surcroît d'étonnement. Il est impossible de se faire une idée du despotisme anarchique qui désolait les Colonies espagnoles. Lorsqu'on considère ce tableau déchirant, on s'étonne, non que la population indigène du Pérou ait été réduite, comme on nous l'apprend, de 6 millions à 500 mille âmes, mais qu'elle n'ait point totalement disparu. L'injustice et la tyrannie d'un peuple civilisé y paraissent plus hideuses cent fois que celles des tribus les plus sauvages ; et si nous n'étions convaincus que ce fléau a pour jamais cessé de désoler l'Amérique, le livre nous serait tombé des mains de dégoût et de désespoir. Aujourd'hui la lecture en est pénible, sans doute ; mais elle est féconde en instructions pour l'ami de la justice et de la liberté.

Dans l'Amérique du Sud, la corruption du Gouvernement, et surtout des chefs, était si profonde, qu'on s'étonne qu'un système aussi monstrueux ait pu se soutenir

un an. Un seul et même culte, celui du veau d'or, était professé par les tyrans de ces malheureuses contrées. Les abus les plus scandaleux découlaient malheureusement d'une source qui, dans tous les États, devrait rester toujours pure : je veux dire de la conduite du chef de l'administration : rarement le vice-roi se bornait à sanctionner le mal ; presque toujours il en donnait l'exemple ; et le Pérou n'offrait à sa cupidité qu'une mine inépuisable. Comment un vice-roi aurait-il résisté à la tentation ? Dès son arrivée, disent nos voyageurs, il est traité avec plus de magnificence que son souverain ; les alcades se pressent pour lui servir de laquais, et se disputent l'honneur de tenir la bride de son cheval ; tandis que les corrégidors et les gouverneurs de provinces soutiennent sur sa tête un dais d'or. La surveillance du souverain était nulle à de si grandes distances de la métropole ; elle n'eût pu, d'ailleurs, s'exercer directement : tous les pouvoirs se concentraient sur la tête des vice-rois, et leur omnipotence servait de modèle à toutes les autorités. Pour accroître leur importance, pour remplir leurs coffres ou pour servir leurs amis, ils se faisaient une loi de méconnaître les ordres émanés de la cour de Madrid, et leurs derniers agents en faisaient autant de leurs instructions. Les cours de justice traitaient aussi lestement les édits de S. M. C., et les ordonnances du vice-roi : toutefois, quand les édits étaient signés de la main du Roi, une sorte d'étiquette orientale accompagnait la désobéissance. Celui qui recevait la dépêche la portait à ses lèvres, puis l'élevait au-dessus de sa tête : *J'obéis*, disait-il ; mais je proteste contre l'ordre qui m'est donné, et je ne l'exécuterai pas.

Après avoir dressé le tarif d'après lequel on mettait à l'enchère toutes les places vacantes, les auteurs rapportent des faits qui montrent avec quel scandale se vendait la justice : A Panama, disent-ils, les juges de la cour choisissent le plus adroit de leur collègues, pour négocier avec chaque partie, la capitulation des consciences. Cet agent de corruption s'abouche d'abord avec le demandeur et fait ses conditions ; puis, avant le jugement du procès, il va trouver le défendeur, lui confie l'intérêt qu'il prend personnellement à son affaire, et pour le lui prouver, il lui révèle les tentatives faites par son adversaire auprès des autres juges, et l'engage fortement à s'assurer leurs voix en leur offrant un peu plus ; le marché conclu, la balance de Thémis pèse les cadeaux. L'habileté de ce commissaire-priseur d'un nouveau genre est récompensée ordinairement au bout de quelques années, par une place plus élevée, et qui lui offre de plus belles chances de pécuniaire.

Le service des douanes était organisé ou plutôt désorganisé avec une effrayante habileté ; car aux tarifs et aux règlements émanés de l'autorité souveraine, on avait substitué un système complet de fraude et de déception.

La jalousie existante entre les créoles et les Espagnols nés dans la Péninsule, était pour le Pérou une source de désordres.

Il suffit, disent M. N. Juan et Ulloa, d'être né Espagnol, d'être ce que les indigènes appellent un chapeton, pour se voir détesté par un créole, et d'avoir reçu le jour en Amérique, pour être en horreur à tout Espagnol. Entr'eux, il n'est point d'amitié possible : les mariages et les autres rapports intimes, ne les rapprochent que pour ajouter à l'aigreur de leurs ressentiments. Le foyer domestique devient ainsi, comme tout

le pays, un champ de bataille. C'est surtout dans l'intérieur que cette guerre intestine se perpétue avec le plus d'acharnement ; aussi la masse des habitants qui n'a presque pas de rapports avec les étrangers, passe sa vie en purgatoire, ou plutôt dans un enfer, sur la porte duquel on pourrait écrire, *per me ci nella perdita pace.*

Les créoles se vantent sans cesse de l'ancienneté de leur noblesse, de la pureté de leur race. A cet orgueil puéril ils ajoutent une incurable indolence qui permet aux Espagnols de les surpasser dans toutes les branches d'industrie, de s'enrichir à leurs dépens par le commerce et l'agriculture, et de leur dérober les bonnes grâces des Péruviens.

Comment les auteurs auraient-ils pu s'expliquer franchement, puisque la cause du mal était dans la tyrannie de ceux mêmes à qui ils adressaient leur rapport? Écoutez sur ce point l'éditeur de l'ouvrage. La cour de Madrid nommait à tous les emplois dans l'église, la judicature ou les finances ; en un mot, à toutes les fonctions civiles et militaires. Les bénéfices qui étaient innombrables et très-lucratifs revenaient de droit aux Espagnols ; ils remplissaient toutes les charges ecclésiastiques depuis celle d'évêque jusqu'à la plus chétive prébende. Avant même que la vacance fût déclarée, le successeur était nommé à Madrid ; l'exclusion des créoles était plus rigoureuse et plus humiliante dans les département de la justice et des finances ; on eût dit que le ministère espagnol ne se doutait pas qu'un créole sût lire et écrire. On permettait à très-peu d'entre eux de servir dans l'armée active ; on leur permettait seulement d'être enrôlés jusqu'au grade de colonel dans les milices, troupes sédentaires qui n'étaient pas enrégimentées, et qu'on n'appelait à un service actif que dans le cas très-rare d'invasion étrangère. Le même esprit de jalousie se manifestait également dans le clergé régulier, et trop souvent le sang a coulé dans les monastères, pour la querelle de moines qui s'opposaient à l'élection d'un créole à la place de père provincial ou de prieur : le valet-de-chambre d'un secrétaire-d'état était sûr d'obtenir, pour prix de ses services, une place de gouverneur dans les colonies ; le frère de la maîtresse d'un grand pouvait compter sur celle d'intendant ; un vil intrigant qui avait contribué sous main à la réussite de quelque projet favori, était nommé juge ou régent ; l'honorable personnage qui avait le bonheur de promener le rasoir sur le menton de S. M. jouissait surtout d'une grande influence, et l'on rendait hommage à sa modération, s'il se bornait à faire nommer son fils receveur des douanes dans les Indes. Lorsque dans les grandes familles, on ne savait que faire d'un sujet qui avait lâchement pris la fuite un jour de bataille, ou qui, par sa conduite, s'était rendu l'opprobre de son régiment, on lui donnait le commandement d'un fort dans les colonies. Une place d'évêque ou de doyen, dans le Pérou, débarrassait le clergé de la Péninsule d'un sujet stupide et dérangé dont on ne pouvait tirer parti. Ainsi la sottise et le vice étaient les titres les plus sûrs pour obtenir de l'emploi dans ces belles possessions de la cour d'Espagne.

La conduite des Espagnols envers les créoles, toute détestable qu'elle est, est presque un modèle de douceur, si on la compare avec leurs procédés à l'égard des Indiens. Cette partie de l'ouvrage offre un grand intérêt, non seulement sous le point de vue historique, mais encore sous des rapports bien plus importants. Les Indiens de l'Amérique du Sud, par leur faiblesse même et leur ignorance, ont tant de droits

à notre intérêt et à notre compassion ! Espérons que cette faiblesse morale qui, il y a trois siècles, les soumit sans résistance au joug de fer de leurs avides conquérants, ne les empêchera pas dans l'avenir, de jouir d'un meilleur sort. On sait que l'avarice insatiable des Espagnols ne voyait dans l'occupation de l'Amérique que le but insensé de l'épuiser de ses trésors ; on connaît aussi le moyen qu'ils ont longtemps employé de préférence : il consistait à soumettre tous les Indiens, de dix-huit à cinquante-six ans, à une capitation de 8 piastres par an. A cette exaction ils en ont longtemps ajouté une autre plus cruelle qu'aucune de celles dont font mention les annales du despotisme oriental ; nous voulons parler de ce qu'ils appellent *repartimientos*, qu'on peut traduire par ces mots, achats forcés.

Les corrégidores arrivaient au Pérou dans un état voisin de la détresse ; mais comme ils étaient sur la route de la fortune, ils avaient aisément du crédit chez les marchands de Lima. Voici comment chacun de ces dignes magistrats s'y prenait pour consommer la ruine des Indiens. Il accaparait toutes les marchandises de pacotille, tous les articles avariés qui pouvaient se rencontrer dans les boutiques de Lima, et les faisait transporter dans son district. Arrivé au chef-lieu, il se rendait en personne dans tous les villages placés sous ses ordres, et après avoir pris le nom de chaque chef de famille, il opérait entre eux la répartition de ces marchandises, sans consulter leurs besoins, sans régler avec eux ni les quantités ni la valeur. Son aveugle cupidité déterminait seule le prix de ces ventes forcées. On peut juger du désespoir de ces infortunés, lorsque ces fatales marchandises leur tombaient sur les bras : ils avaient beau réclamer par l'organe du cacique, et représenter au corrégidor que le village n'était pas assez riche pour faire la somme demandée ; que les articles qu'on leur envoyait, leur étaient absolument inutiles ; et que d'ailleurs, ils coûtaient beaucoup plus cher que les objets de même nature qu'ils avaient reçus auparavant : le corrégidor ne répondait à ces plaintes, qu'en menaçant des plus sévères châtimens ceux qui négligeraient de payer, à l'époque prescrite, la totalité de la somme imposée. Ce délai était de deux ans et demi. Outre ces répartitions régulières, le corrégidor s'en permettait d'autres toutes les fois qu'il se rendait dans les villages pour faire de l'argent, et elles tombaient sur les habitants qui avaient eu le malheur de montrer de l'exactitude dans leurs paiements. Il n'employait pas la violence comme dans le premier *repartimiento* : au lieu de les forcer à accepter des articles inutiles, il réservait pour cette occasion ceux qui pouvaient leur être de quelques ressources, et il leur en laissait même le choix. Ce n'était qu'après l'acceptation de ces articles, qu'il se réservait d'en fixer le prix. Il est inutile d'ajouter que les Indiens ne pouvaient rien acheter que dans les magasins du corrégidor.

Tel est le tableau fidèle de l'administration de ces corrégidores, dont la seule étude est de s'enrichir, *per fas et ne fas*, et qui, après cinq ans d'exercice, quittent le pays avec des fortunes de quatre à cinq cent mille piastres, tandis que leur salaire au bout du même terme, ne s'élève qu'à deux ou trois mille.

Le *repartimiento*, disent MM. Juan et Ulloa, n'est rien en comparaison de la *mita*, ou service forcé des Indiens. Chaque village est contraint de fournir tous les ans son contingent, chargé de travailler sous le fouet espagnol, dans les mines, dans les fermes du gouvernement (Haciendas) et dans ses fabriques. Ces malheureux ne devraient servir qu'un an ; mais, sous divers prétextes, on prolonge indéfiniment leurs cor-

vées. On alloue à chacun d'eux un salaire nominal, de 14 à 18 piastres pour trois cents jours de travail (les fêtes et dimanches sont compris dans les soixante-cinq jours restant); quant à ceux qui ont été dispensés de travailler pour cause de maladie, on leur en tient compte, non par une diminution de salaire, mais par un surcroît d'ouvrage pour l'année suivante. . . . Sur les 18 piastres on lui en retient 8 pour le paiement de la capitation, et 2 $\frac{1}{4}$ pour son habillement; les 7 $\frac{3}{4}$ qui restent sont consacrés à la nourriture, à l'entretien de sa famille, et à l'acquittement de la dîme. Ce n'est pas tout: comme le petit coin de terre accordé à l'Indien pour cultiver du maïs, n'en produit jamais assez pour sa subsistance, il est forcé tous les mois d'en acheter à son maître une demi *fanègue* de plus, au prix de 9 réaux, c'est-à-dire deux fois plus cher qu'elle ne vaut; ce qui, au bout de l'année, le constituait en débet de 9 piastres, (une piastre et demie de plus qu'il ne peut gagner). Ainsi après avoir travaillé durant trois cents jours pour son maître, et n'en avoir reçu qu'un mauvais vêtement et quelques fanègues de maïs, il se trouve grevé, au bout de l'année, d'une dette dont il ne peut se libérer en argent, et qu'il est forcé d'acquitter en travail, au compte de l'année suivante. Celle-ci ajoute de nouvelles obligations à celles qui l'avaient précédée; enfin, dans l'impossibilité de s'acquitter, l'Indien se voit réduit à une servitude perpétuelle, et pour couronner l'œuvre, les enfants succédant à la dette du père restent attachés à la glèbe, pour acquitter des charges que leur maître s'étudie constamment à aggraver par les procédés odieux que nous venons de signaler. L'Indien qui part pour se rendre dans les mines et les manufactures, quitte sa famille désolée comme s'il ne devait plus la revoir.

Ces extraits suffisent pour donner à nos lecteurs une idée du rapport de MM. Juan et Ulloa. Comme on le voit, la tyrannie espagnole y est mise à nu, et aucune exception à son odieux système d'abrutissement, ne vient distraire l'œil de ce hideux spectacle.

Dans l'histoire des peuples les plus barbares, courbés sous le joug le plus despotique, on distingue toujours quelques traits qui sauvent le caractère national d'une dégradation complète. Mais deux auteurs espagnols, aussi recommandables par leurs lumières que par leur véracité, offrant à leur gouvernement le tableau de ses colonies, n'ont pu, malgré leur désir d'en atténuer le sombre coloris, se dispenser de représenter la domination de la mère-patrie comme un composé monstrueux de rapacité, d'injustice et de cruauté. Sans doute un tel état de choses n'existe plus, depuis que l'Amérique du Sud a été rendue à l'indépendance. Cependant, nous doutons que la condition des Indiens ait éprouvé de grandes améliorations, et nous espérons que nos observations engageront les voyageurs éclairés à en chercher la cause. C'est un problème dont la solution, très-importante pour l'immense population du Nouveau-Monde, intéresse vivement la politique anglaise. Mais si l'émancipation de l'Amérique Espagnole n'a pas eu encore beaucoup d'influence sur les indigènes, il est incontestable que les mœurs et les sentiments politiques des créoles se sont sensiblement améliorés dans plusieurs provinces et que leur aversion pour les étrangers a diminué, à mesure qu'ils ont appris à se respecter eux-mêmes. Ils commencent à sentir que les rapports commerciaux leur seraient au moins aussi favorables qu'aux autres peuples, qui, en échange du superflu de leurs richesses métalliques, apporteront les denrées et les produits industriels les plus utiles.

Ces maximes et une foule d'autres, qui sont en Europe des lieux communs, sont au-

tant de nouvelles découvertes aux yeux des Américains du Sud : c'est ce qu'on ne saurait trop répéter aux négociants qui éprouvent des déceptions dans leurs relations avec les nouvelles républiques, et qui se laissent trop facilement prévenir contre elles, en attribuant à la mauvaise foi, ce qu'ils ne devraient imputer qu'à l'ignorance.

Les Américains eux-mêmes liront avec fruit le rapport des commissaires espagnols. Certains passages blesseront leur orgueil ; mais en les éclairant sur les vices et les erreurs politiques de leurs pères, ils leur apprendront à se rendre dignes de l'estime et de la confiance des nations dont la bienveillance leur est si nécessaire. Qu'ils voient à quel état déplorable la persévérance de leurs anciens oppresseurs, dans un système absurde, a éduité la Péninsule, et qu'ils s'attachent à prouver au monde qu'on les calomnie en leur refusant la capacité de se gouverner eux-mêmes, et en prétendant qu'ils ont puisé la cervilité dans le sang espagnol.

On ne peut se dissimuler que les républicains du Pérou, du Mexique, de la Colombie, ne soient encore des enfans de l'Ibérie : ils le sont par le langage, la religion, les mœurs, l'éducation, aussi bien que par le sang. On aime même à trouver en eux cet air dégagé, ces dehors affectueux, cette grâce d'origine mauresque, qui, chez les Espagnols, font presque oublier tous les défauts de leur organisation sociale et politique. Mais les uns et les autres manquent de cette activité, de ce goût du travail qui assurent aux États-Unis la supériorité sur tous les peuples du monde. Ils prennent plaisir à tout ajourner ; la promptitude est pour eux un supplice ; ils aiment mieux languir dans une position pénible, que faire un effort pour en sortir, et ils appellent dignité cette funeste indolence, à laquelle ils doivent leur misère.

Terminons par quelques réflexions sur l'accroissement probable de l'importance politique des nouveaux États. Nous avons vu de quoi les enfans de l'Angleterre étaient capables, dès qu'ils ont été livrés à eux-mêmes sous un autre hémisphère : reste à faire la même expérience sur les enfans de l'Espagne. A leur égard, nous craignons que leur indolence, leurs goûts modérés et une apathie qui les rend inaccessibles à toute influence qui tendrait à améliorer leur condition, ne retardent longtemps encore leurs progrès dans la civilisation. Espérons cependant que la conscience de leurs droits politiques, et la jouissance des bienfaits du commerce, leur donneront des besoins d'un ordre plus élevé que ceux qu'ils ont éprouvés jusqu'ici, et stimuleront à la fois leur ambition et leur industrie ; d'ailleurs, leurs communications avec les peuples de l'Europe leur en feront connaître la littérature, étendront le cercle de leurs connaissances, et amélioreront leur état moral ; ils apprendront ainsi que les vertus publiques et privées font la seule gloire des états ; et que, sans elles, malgré leurs mines d'or et d'argent, ils ne feraient aucun progrès dans l'échelle des nations.

RÉPUBLIQUE

DE

GUATEMALA.

Extrait de la Revue Britannique, 1825.

L'Amérique, qui vient de conquérir son indépendance, et dont la découverte, préparée par les combinaisons du génie, fixa l'attention du 16^e siècle, ne mérite pas moins d'exciter les méditations du 19^e. Parmi les nouvelles républiques, quelques-unes ont déjà occupé la plume des publicistes; plusieurs ont été récemment visitées et décrites par les voyageurs. Il en est une cependant, la République Fédérative de l'Amérique Centrale, (*) dont, jusqu'à ce jour, il a été fort peu question; peut-être parce qu'elle a été émancipée la dernière. Isolé au milieu du Nouveau-Monde, et privé par la clôture de ses ports de toute relation commerciale, nous ne connaissons guère du royaume de Guatemala que son existence. Mais deux années se sont écoulées depuis que cette vaste région s'est élevée au rang de république indépendante, et a pris le titre, à la vérité encore fort peu connu de République de l'Amérique Centrale. Cette belle contrée n'avait été jusqu'alors, suivant l'élégante expression d'un écrivain de Guatemala *qu'une rose cachée dans son bouton*. Mais, à présent, sa nouvelle physionomie politique, le nombre et l'importance de ses productions, et l'étendue de son territoire lui assignent une place à part dans la géographie de l'Amérique moderne, et la recommandent puissamment à l'attention du monde commercial.

La position géographique de Guatemala est très-avantageuse, et doit singulièrement favoriser le développement de sa richesse et de sa puissance. Elle est située au centre du Nouveau-Monde, entre l'Amérique du nord et celle du sud, ayant d'un côté, pour limite la République de Colombie, et de l'autre, celle du Mexique. L'Atlantique et l'Océan Pacifique, qui baignent également ses côtes, lui donnent de grandes facilités pour entretenir ces relations qu'elle doit établir un jour avec tous les peuples de l'univers. Guatemala présente une surface de 26,152 lieues carrées, qui varie beaucoup, quant à l'exposition,

(*) Guatemala, ou plus exactement les Provinces-Unies de l'Amérique Centrale, forment le sixième état de l'Heptarchie républicaine élevée dans le Nouveau-Monde sur les débris de la monarchie espagnole, et qui se compose de la république de Colombie, des Provinces-Unies de la Plata, du Chili, du Pérou, du Mexique, des Provinces-Unies de l'Amérique Centrale et celles du Haut-Pérou. Voici les premiers renseignements de quelque étendue publiés sur la république de Guatemala, qui était peut-être encore plus imparfaitement connue en Europe que la portion de l'Amérique du Sud soumise au mystérieux gouvernement du docteur Francia. Jusqu'à la publication de ses renseignements, que nous nous sommes empressés de recueillir, on n'avait guère été instruit de ce qui se passait à Guatemala que par les gazettes de Mexico, en général fort peu bienveillantes pour cette république; car la fédération mexicaine a vu avec regret et dépit la séparation des provinces qui composent aujourd'hui celle de l'Amérique Centrale.

la qualité du sol, la hauteur, la température, et la fertilité. On voit que cette superficie forme un état plus étendu que n'est l'Espagne, en Europe, ou la République du Chili, dans le Nouveau-Monde. Du sommet des montagnes qui traversent le territoire de Guatemala, descendent de nombreuses rivières qui fertilisent le sol qu'elles arrosent, rafraichissent l'atmosphère, et vont se perdre dans les deux Océans. Quelques-unes de ces rivières, telles que la Motagua, l'Ulna, l'Aguan, sont en partie navigables ; beaucoup d'autres pourraient aisément le devenir, et nul doute que le gouvernement ne s'occupe avec zèle de cette amélioration importante, lorsque les ressources de cette nation commenceront à se développer. Le grand lac de Nicaragua, dont la circonférence est de 150 lieues, baigne le territoire de cette République, et ce sera une des causes principales de sa prospérité, si le projet, d'ouvrir à travers ce lac et la rivière San Juan de Nicaragua, une communication entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique, reçoit jamais son exécution.

Un grand nombre de ports facilitent l'accès du territoire de l'Amérique Centrale.

Les productions du sol sont innombrables ; la nature ne se lasse pas de prodiguer ses trésors ; et dans tout le cours de l'année il y a une succession non interrompue de fruits et d'autres produits végétaux de toute espèce.

E mentre spunta l'un l'altro Matura.

TASSO.

Les deux productions les plus estimées sont l'indigo et la cochenille. C'est dans la province de Soconusco qu'on recueillait autrefois le cacao pour l'usage particulier de la cour de Madrid. Les provinces renferment plusieurs mines d'argent ; et comme ces mines sont aujourd'hui la spéculation favorite des capitalistes anglais, nous en dirons quelque chose.

D'après les calculs de M. de Humboldt, en 1822, la population de l'ancien royaume de Guatemala n'excédait pas 1,600,000 âmes. Ces évaluations, toutefois ainsi que M. de Humboldt le reconnaît lui-même, dans une lettre à Bolivar, ne sont que des conjectures assez vagues, et ont besoin d'être rectifiées sur un tableau exact de la statistique du pays. Le *senor del Valle* pense que la population de Guatemala ne peut pas être moindre de 2,000,000 d'âmes. Il remarque que ce pays n'a été soumis, depuis longues années, à l'action d'aucune maladie pestilentielle ; que des guerres sanglantes ne l'ont pas ravagé comme Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou, la Colombie et la Nouvelle Espagne. Les objets de consommation usuelle y sont à meilleur marché qu'au Mexique, et les mariages y sont plus féconds. Si donc, on s'en rapporte à l'opinion de M. del Valle, dont les bases me paraissent assez exactes, on peut estimer que la population de Guatemala surpasse celle de Venezuela, du Pérou, du Chili et peut-être même de Buénos-Ayres.

Guatemala resta sujette de l'Espagne jusqu'en 1821. De 1821 à 1823, époque de son indépendance, son état politique a éprouvé plusieurs phases remarquables. Quelque temps avant l'année 1822, les esprits de ses habitants étaient mûrs pour secouer le joug de l'Espagne. Les journaux, les écrits et les opinions des hommes influens, avaient allumé dans le cœur des colons un vif désir d'affranchir leur pays. A côté des charmes de la liberté, on avait fait briller à leurs yeux la dignité et les avantages qui accompagnent toujours l'indépendance. Ce feu qui avait langué si long temps, étouffé sous la cendre, commença à jeter des flammes. Le 15 septembre 1821, un vœu général

pour l'indépendance se manifesta ouvertement, et ce jour du mois devint un anniversaire cher et solennel dont un décret de l'assemblée constituante consacra le retour par des fêtes nationales. L'esprit d'indépendance se répandit avec la rapidité d'une flamme électrique, et les députés de Guatemala, qui siégeaient aux cortès de Madrid comme représentants de cette partie de l'Amérique, ayant répété les cris de joie que poussaient leurs compatriotes, firent retentir dans la capitale même de l'Espagne, en décembre 1821, l'écho des acclamations de leurs concitoyens dans un banquet splendide.

Mais il était dans la destinée de Guatemala de ne secouer le joug espagnol que pour passer sous un autre, à la vérité moins cruel et moins ignominieux que le premier. Le Mexique, dont l'indépendance avait été proclamée en même temps, désirait ne former qu'un seul état avec Guatemala. Il vit avec déplaisir les provinces chercher à s'isoler et à former un État séparé. Le gouvernement du Mexique envoya donc un Italien nommé Filisola avec quelques troupes, pour empêcher la séparation dont il était menacé. Les intrigues du capitaine-général, d'accord avec les vues du gouvernement Mexicain, les vœux émis par plusieurs villes qui avaient été séduites, et le bruit artificieusement répandu que Filisola venait avec une force imposante, lorsqu'il n'avait pas plus de sept cents hommes, donnèrent à la réunion du Mexique et de Guatemala l'apparence d'une démarche volontaire, quoique dans la vérité cette réunion ne fût que l'ouvrage de la déception et de la violence. Les efforts d'un grand nombre de citoyens pour détruire cet amalgame, qui leur était odieux, échouèrent; et la voix que M. del Valle fit entendre en cette occasion ne fut pas écoutée. Ces généreux amis de leur pays ne purent recueillir que deux années après, en 1823, le fruit de leur courage et de leur éloquence. Cependant la province de San Salvador et une partie de celle de Nicaragua refusèrent, dès l'origine, de se soumettre au Mexique. Elles prirent les armes pour protéger leur indépendance, et, quoique assaillies par les forces de Filisola, que les troupes de la province de Guatemala protégeaient encore, leur résistance se prolongea jusqu'au moment où le vœu unanime de toutes les provinces éclata une seconde fois, le 21 juin 1825, en faveur d'une entière indépendance.

La chute d'Iturbide fut le signal et l'occasion de ce grand mouvement; tout alors le favorisait. Le commandant Filisola, qui s'était trouvé à même d'étudier les véritables besoins et les vœux de ce peuple, au lieu de combattre l'insurrection, en accélérât le progrès de tout son pouvoir, quoique les motifs qui dirigeaient alors sa conduite ne partissent pas d'un principe bien généreux. Animé du désir de devenir le chef de la nouvelle république de Guatemala, il espérait par cette adhésion intéressée, s'ouvrir la route au pouvoir.

Le congrès du Mexique, instruit par l'expérience, et ramené par ses malheurs à des idées de justice et de modération, reconnut, quelques mois après, l'indépendance de Guatemala. Mais l'armée, ce terrible élément des sociétés modernes, qui d'abord avait opprimé la nation, et qui lui avait ensuite donné la liberté, menaçait de renverser de nouveau la république, pour asseoir sur ses ruines un usurpateur. Le 14 septembre 1823, une conspiration dangereuse contre le gouvernement éclata dans plusieurs régiments, et le destin de la république fut pendant deux jours en suspens. Les séances de l'assemblée constituante furent interrompues; des disputes et des combats ensanglantèrent les

rués, et la salle où siège l'assemblée fut transformée en un fort, pour protéger les citoyens contre les attaques de la soldatesque. Enfin le patriotisme triompha et le capitaine Ariza, auteur de la conspiration, se vit forcé de prendre la fuite. Les troupes rebelles furent licenciées; on prodigua les éloges au courage et au patriotisme des habitants de Guatemala; et les noms de ceux qui, dans ces jours d'épreuve, avaient sacrifié leur vie en combattant pour la patrie, furent gravés sur le marbre dans la chambre du congrès. On peut dire avec assurance qu'à l'exception de ces troubles passagers, l'arbre de la liberté de Guatemala est presque le seul dont le sang n'ait pas arrosé la racine. Guatemala avait à peine levé l'étendard de l'indépendance, le 24 juin 1823, lorsqu'on prit des mesures pour nommer une assemblée constituante qui devait arrêter les bases d'une constitution fédérative. Cette constitution devait être ensuite présentée à l'approbation des cinq États qui composent la république.

Après quelques mois de délibération, l'assemblée termina son travail. Les formes républicaines des États-Unis d'Amérique, celles de Colombie, étaient les modèles qu'avaient suivis les législateurs de Guatemala.

L'assemblée constituante de Guatemala a choisi, pour forme de gouvernement, le système d'une république représentative et fédérale, et a investi de la puissance législative un congrès et un sénat. Le congrès se renouvelle par moitié tous les ans. Chaque État fournit un représentant par trente mille habitants. Le sénat se compose de membres élus par le peuple, sur le pied de deux par État. Ce corps a le droit de sanctionner toutes les résolutions passées dans le congrès, et se renouvelle tous les ans par tiers, les membres sortants restant éligibles et pouvant être réélus. L'exercice du pouvoir exécutif est confié à un président nommé par les habitants des différens États de la fédération. Les fonctions de président et de vice-président, auxquelles on nomme de la même manière, durent quatre ans, et ceux qui les remplissent peuvent être réélus une fois sans souffrir aucune interruption. La constitution abolit l'esclavage, établit la liberté individuelle, et garantit celle de la presse. La république est maintenant divisée en cinq États, savoir : Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa Rica. Chacun de ces États est libre et indépendant, quant à son gouvernement et à son administration intérieure.

Voici en quels termes M. Barrandía, un des plus zélés patriotes et des plus éloquents orateurs de la république, et président de la commission qui a préparé le projet de constitution, plaide la cause de la forme de gouvernement fédérative, adoptée par Guatemala. Nous avons reproduit, autant que possible, dit-il, dans la rédaction de ce projet, le modèle que nous offraient les États-Unis, modèle digne d'être imité par tous les peuples qui viennent d'acquérir leur indépendance. Nous n'avons pas jugé à propos d'y faire une altération importante, mais plus tard nous pourrions y ajouter tout ce qui sera compatible avec notre propre situation, ou en rapport avec les grands principes qui, depuis que cette nation s'est constituée, ont contribué si puissamment aux progrès de la science législative. Nos regards se sont aussi portés sur les constitutions d'Espagne et de Portugal, sur la constitution fédérative et centrale de Colombie, et sur toutes les opérations législatives de la France constitutionnelle, de cette grande nation qui, dotée de tant d'écrivains célèbres, de philosophes et de publicistes, a fait des essais dans toutes les formes de gouvernement, excepté dans le gouvernement fédératif; et qui, du fond de l'abîme où les malheurs de sa révolution l'avaient plongée, donnait encore des leçons

au monde ; qui s'est régénérée par un effort admirable ; et à qui nous devons , sans aucun doute , les idées les plus propres à améliorer les institutions sociales des différentes nations de l'univers .

Le 20 février 1825 , l'assemblée constituante fut dissoute , et remplacée par le congrès fédéral qui , le 10 avril dernier , jura le maintien de la constitution . M. del Valle , qui , jusqu'à cette époque , avait été président du pouvoir exécutif , avant de quitter ses fonctions , prononça un discours éloquent à l'ouverture du congrès . On ne saurait donner assez d'éloges à ce citoyen estimable , pour tout le bien qu'il a fait à son pays . Les journaux , les actes de la république , et les discours de quelques hommes d'état , qui sont sous nos yeux , sont composés avec un talent si remarquable , que c'est peut-être la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui prétendent que le peuple américain n'a pas encore acquis , dans les anciennes colonies de l'Espagne , ce degré de civilisation , cette maturité , cette douceur de mœurs qui conviennent aux formes libres et indépendantes du gouvernement qu'il a adopté .

A environ une lieue de Guatemala , on commence à découvrir cette ville qui , par ses maisons entièrement blanches et le nombre et la beauté de ses églises , présente un coup-d'œil très-agréable . Elle est située dans une plaine , où l'on aperçoit plusieurs villages habités par des Indiens . L'agriculture n'y a pas fait de grands progrès . Cette plaine , qui , en Europe , se chargerait de nombreux produits , n'offre à Guatemala que quelques traces de culture , et la fertilité naturelle du sol nourrit une végétation abondante , qui ne consiste le plus souvent qu'en plantes inutiles . Nous avons vu que dans la description que donne le docteur Lavanino de la route qui conduit d'Omoo à Guatemala , on rencontre , à de courts intervalles , des villages et des bandes d'Indiens . Ces tribus forment plus de la moitié de la population de la République . Le plus grand nombre descend sans aucun doute , des Indiens de Julteca , qui , après avoir conquis le Mexique , étendirent leur domination jusque sur le territoire actuel de Guatemala . Cependant avant leurs conquêtes , cette partie de l'Amérique était peuplée par des nations différentes , et les Jultecas , en pénétrant dans le royaume du Mexique , le trouvèrent occupé par les Chichimecas . Si les Indiens de cette République étaient tous sortis de la souche des Jultecas , ils parleraient aujourd'hui à peu près le même dialecte ; mais comme les naturels de ce pays parlent , au contraire , plusieurs langues différentes , il est présomable qu'ils n'ont pas la même origine . dans les provinces de Quiché et de Totonicapan , dans une partie de celle de Quezaltenango , et dans la ville de Rabinal , les habitans font usage de l'idiome de Quiché , c'est-à-dire de celui des Jultecas . A Guegnéango , dans une partie du Chimaltenango et dans la province de Soconusco , on parle la langue de Man ou de Pacoman , et il n'existe pas de royaume dans le Nouveau-Monde , où l'on se serve de tant de dialectes , et de dialectes si différents que dans les limites du territoire de Guatemala . Les langues connues , et qui ont un nom , comme celles de Quiché , de Man , de Pipil , de Zoque , de Chol , de Lenca , de Maga , sont au nombre de trente six . Disons cependant que plusieurs de ces langues ont entr'elles de l'analogie ; elles sont très-difficiles à apprendre à cause de leur prononciation dure , gutturale et accentuée , et de la signification diverse que prennent certains mots , suivant qu'on les profère avec plus ou moins de rapidité .

Charles Quint ordonna aux moines dominicains d'instruire tous les Indiens dans la

langue Espagnole, uniquement pour faciliter parmi eux l'instruction de la religion catholique, puisqu'il était impossible de supposer que le Castillan deviendrait jamais le lien de communication entre les Indiens eux-mêmes; mais cette ordonnance ne fut pas également exécutée partout, et la preuve en est que parmi les Indiens les plus sauvages et les moins civilisés, il s'en trouve d'absolument incapables de comprendre ou de parler un mot d'Espagnol.

Avant la conquête, les Indiens étaient idolâtres, et avaient leurs prêtres, qui dans beaucoup de circonstances, faisaient l'office de devins. Plus tard, en 1524, lorsque don Pedro Alvarado eut soumis, pour l'Espagne les différents royaumes entre lesquels cette vaste portion de l'Amérique était partagée, le zèle des missionnaires Espagnols qui se succédèrent dans cette contrée, fit embrasser à ces diverses populations la religion catholique. Habiles à profiter des conversions déjà opérées, pour en étendre le cercle, ils revêtaient de formes poétiques quelques-uns des mystères de la religion, et, en faisant chanter ces poésies, ils excitaient la curiosité des Indiens. C'est ainsi que l'Amérique fut initiée aux mystères du nouveau culte.

Ceux des Indiens qui n'habitaient pas les grandes villes et les forteresses, vivaient dans les villages ou dans les bourgs, dont quelques-uns existent encore aujourd'hui, sous le nom de Pajuencos. Les maisons de ces Pajuencos sont si éloignées les unes des autres, qu'il n'est pas rare de voir un bourg de cinq cents familles occuper l'espace d'une lieue. Les missionnaires, pour trouver plus de facilité à baptiser et à instruire, ont rassemblé leurs cathécumènes dans des villages, bâtis sur le modèle de ceux d'Espagne; c'est-à-dire que l'église s'élève au centre, ayant en face le presbytère, la prison et d'autres bâtiments publics, tandis que les maisons sont placées en carré dans des rues tirées au cordeau. Si le missionnaire espagnol avait dédaigné l'emploi des bâtonnettes, et n'eût attendu ses succès que de la seule persuasion; s'il s'était abstenu de rempli de superstitions absurdes et d'un amas de ridicules miracles les esprits qu'il cherchait à convertir, la prédication de l'évangile, dans le Nouveau-Monde eût été un des plus grands services rendus à l'humanité.

Cependant, malgré le zèle des missionnaires, beaucoup d'Indiens, un siècle après la conquête, n'étaient pas convertis au christianisme; et d'autres, vers l'an 1725, abjurèrent cette croyance et mirent à mort trois missionnaires qui se trouvaient par hasard au milieu d'eux, en accusant la religion et les moines espagnols d'avoir été les instruments de leur esclavage. A présent, la plus grande partie de ces Indiens professent la religion catholique; mais elle n'est comprise que du petit nombre: ils sont ridicules et superstitieux. L'état d'Honduras, sur les bords de la rivière Uloa, nourrit une tribu de quinze à vingt mille Indiens, appelés sicaynes, d'un caractère doux et hospitalier. Ils font à tous les étrangers l'accueil le plus affectueux, et lorsque quelqu'un manifeste le désir de se fixer parmi eux, ils lui donnent une cabane, et lui fournissent des instruments aratoires. Si, après un séjour d'une année, cet étranger s'est bien conduit, ils l'incorporent à leur tribu, et lui offrent une de leurs filles en mariage.

Elle est jalouse de l'honneur de ses filles, et ne les laisse pas s'éloigner un seul instant de sa vue.

Les Indiens mènent une vie très-pénible, couchant sur la dure, la tête enveloppée

d'une couverture de laine, et les pieds découverts. Ils n'ont d'autre table que la terre; ne se servent ni de nappes, ni de serviettes, et leur principale nourriture est le maïs ou blé des Indes; car quoique la chair de bœuf, celle du gibier et d'autres animaux des montagnes leur soient connues, ils n'en mangent qu'en petite quantité, et toujours avec le tortilla ou gâteau de maïs, qui est un gâteau mince, cuit sur un plat de terre, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel. Ils boivent de l'eau ou du chicka, breuvage extrait du maïs, du son ou de différens fruits. Le chicka est une boisson douce cependant il y en a aussi de fort. La liqueur que les Indiens préfèrent est l'eau-de-vie, qu'ils achètent en bouteilles, ou qu'ils font eux-mêmes dans leurs maisons avec du son ou du panela, espèce de sucre d'une qualité très-inférieure.

Dans certains villages, une bouteille d'eau-de-vie se vend deux réaux, et dans d'autres, quatre. Le gouvernement a toujours mis une taxe sur cette liqueur.

Quand ils font des visites, ils débitent de longues harangues pleines de répétitions, et leurs fils, lorsqu'ils les accompagnent dans ces occasions, observent le plus profond silence. Les Indiens sont de la plus grande fidélité pour garder un secret, et souffriraient la mort plutôt que de le trahir. Quand on leur adresse quelques questions, ils ne répondent jamais positivement; mais toujours sous la forme dubitative, et avec un quizas, ce qui veut dire peut-être. L'occupation la plus générale des Indiens est l'agriculture. Plusieurs d'entre eux travaillent eux-mêmes: d'autres à leurs manufactures, encore bien grossières. Le gouvernement vient d'ordonner qu'il serait accordé en propre à chaque village une lieue de tour de terrain, pour familiariser la population avec les travaux des champs, et mettre chaque homme en état de labourer pour ses propres besoins.

Parmi les Indiens de la province de Guatemala et ceux de Quesaltenanga, plusieurs possèdent de nombreux troupeaux de moutons, de la laine desquels ils font des étoffes de diverses espèces. La plus commune de ces étoffes est celle appelée serge, qui est un tissu de laine noire et blanche, avec lequel ils s'habillent. Ils préparent une autre étoffe plus ordinaire, digne à peine du nom de drap, et qui sert à plusieurs usages. Le plus bas prix de ces étoffes est un réal le vara, ce qui fait à peu près une aune anglaise. Les Indiens fabriquent aussi un tissu de coton plus cher que les étoffes dont nous venons de parler, et qui sert de vêtement aux femmes indiennes, comme aux classes les moins riches du peuple des grandes villes.

Il n'est nullement vrai, malgré l'assertion de plusieurs écrivains, que les Indiens se cèdent aux Européens sous les rapports de la force physique et des facultés intellectuelles. En général, les indigènes du Nouveau-Monde ont été jugés beaucoup trop défavorablement. En ce qui concerne les avantages physiques, si les Indiens ne sont pas à comparer aux Européens, pour les beautés de convention des traits du visage, beaucoup d'entr'eux les égalent ou les surpassent en force, et peuvent porter des fardeaux du poids de deux cents livres anglaises. On peut dire aussi qu'ils résistent aux maladies mieux que les Européens. L'organisation des Indiens est, sans doute, conforme à celle des Européens qui habitent l'Amérique; et, pour prouver que la nature les a doués de la même aptitude pour les arts et pour les sciences, il suffit de cette simple observation, que parmi les indigènes qui se sont trouvés en contact avec la civilisation, et dont l'intelligence a été livrée à des maîtres capables de la bien diriger, plusieurs se sont fait remarquer par leurs connaissances en philosophie, en théologie, en jurisprudence, et dans

totalité des habitans est ouvertement prononcée en faveur du gouvernement républicain.

Sous la domination espagnole ces peuples vivaient dans l'oppression. Ce gouvernement paraissait les protéger; mais les lois n'avaient, en effet, d'autre but que de les tenir dans l'ignorance et dans l'esclavage. C'est ainsi qu'une fiction de loi espagnole considérait les Indiens comme des mineurs pendant leur vie, et les soumettait à une tutelle perpétuelle. Pour fermer à l'instruction tout accès dans leurs esprits, l'entrée des villages indiens n'était pas permise aux Espagnols. La danse, dans leurs propres maisons, leur était défendue, et la crainte de leurs progrès dans les exercices de la guerre, leur avait fait interdire l'équitation, quoique le pays qu'ils habitent produise beaucoup de chevaux. Enfin, sous la verge espagnole, les propriétaires des mines pouvaient forcer les Indiens de travailler dans ces cavernes souterraines, à deux réaux par jour. Ces peuples ont donc sujet de bénir la constitution actuelle qui les a tirés de l'état de dégradation où ils gémissaient, et leur émancipation opposera toujours une digue puissante aux prétentions et aux entreprises de l'Espagne; quand même cette puissance serait dans un état assez florissant pour oser aspirer à reconquérir ses colonies. L'historien Torquemada dit que les Indiens, du temps de leurs rois, avaient des collèges et des séminaires pour les enfans et les adultes, sous la direction de personnes capables et prudentes. Quoiqu'il ne reste aujourd'hui aucune trace de collèges, les Indiens donnent beaucoup de soins à l'éducation de leurs enfans. La mère nourrit son enfant jusqu'à l'âge de trois ans, et il n'y a pas d'exemple qu'elle l'ait livré à un sein étranger. Elle le porte suspendu à ses épaules, enveloppé dans un morceau de drap qu'elle noue devant elle. Ce fardeau ne l'empêche pas de laver; le moindre mouvement de la mère sert à bercer doucement l'enfant. Elle ne le garantit pas des rigueurs du vent, de la pluie, du soleil et du froid, et il n'a d'autre berceau que la terre, ou tout au plus une pièce de drap. Aussitôt que l'enfant peut marcher, on lui fait porter des fardeaux proportionnés à sa force, et, dès l'âge de cinq ou six ans, on le conduit aux champs pour faire de l'herbe ou ramasser du bois. Plus tard, le père apprend à ses fils le labourage, l'usage de l'arc, de la flèche et du filet, la danse, et les autres exercices. La mère instruit ses filles à moudre, à filer le coton et le pita, et à tresser plusieurs sortes d'étoffes. Elle les habitue à se baigner souvent jusqu'à deux ou trois fois par jour.

JOURNAL OFFICIEL DE GUATEMALA.

*Extrait de El Tiempo, (le Temps) journal Officiel de Guatemala, sur l'état politique
du Vera Paz et de Guatemala.*

Le département de Vera Paz se trouvant éloigné du théâtre où se sont vidés nos débats politiques, n'en a nullement ressenti les effets. Il n'a pas été plus troublé par les émeutes qui ont affligé les États du Centre, que ne l'a été jusqu'à ce jour, l'établissement anglais situé dans l'Etat d'Honduras et qui longe une partie de la frontière de ce département.

Une chose bien digne de remarque au milieu de nos préoccupations politiques, c'est qu'il est de notoriété publique, que dans les États de l'Amérique Centrale et principalement dans celui de Guatemala, la civilisation a fait plus de progrès, et la prospérité publique s'est accrue beaucoup plus depuis la déclaration de l'indépendance, que pendant les siècles qui l'ont précédée.

Le despotisme espagnol était tellement oppressif, et le joug qu'il faisait peser sur ces contrées, tellement humiliant, que nul ne doit s'étonner de la lutte que l'on n'a pas craint de soutenir pour s'en affranchir, et pour faire disparaître les anciens abus qui avaient jeté des racines si profondes, qu'ils n'ont pu être extirpés que par des efforts violents.

Pour connaître quelques uns de ces abus il suffit de rappeler ce qui s'est fait. Jusqu'au dernier jour du règne des Espagnols, tout étranger qui mettait le pied dans une des possessions espagnoles de l'Amérique, sans être porteur d'une autorisation spéciale, commettait un crime et était passible de la peine de mort. Ces ordonnances étaient exécutées d'une manière tellement rigoureuse, qu'un vaisseau étranger se trouvant forcé de relâcher dans un des ports de ces contrées, était saisi et considéré comme prise légitime.

Les indigènes n'étaient pas beaucoup mieux traités : aucun d'eux ne pouvait être propriétaire d'un navire ni recevoir des marchandises en consignation ; le gouvernement avait le monopole des articles les plus importants, tels que le tabac, le sel, la poudre à canon, le vif argent etc. etc.

La culture de la vigne et des oliviers était défendue.

L'interdiction la plus positive existait contre la fondation ou l'établissement d'aucun collège ou école publique.

Pour sortir d'un tel état de choses, il fallait à ceux qui l'ont entrepris, un caractère doué d'une énergie peu commune ; car les représentants et les employés du gouvernement espagnol n'ont pas cédé le pouvoir absolu sans une vive résistance : ils comptaient, pour le conserver, sur les immenses richesses qu'ils avaient injustement acquises, sur l'ignorance qu'ils entretenaient, et sur les préjugés qu'ils avaient semés dans l'esprit du peuple ; aussi doit on s'étonner qu'au milieu de tels obstacles, on soit parvenu à exécuter tout ce qui a été fait dans un aussi court espace de temps.

De nos jours il n'y a plus d'exemple des outrages que commettaient les Espagnols contre les étrangers, et principalement, pendant les derniers jours de leur domination, contre les Anglais et les Américains : ils sont, au contraire, reçus aujourd'hui avec la plus grande bienveillance ; ils voyagent ou demeurent parmi nous et font leurs affaires dans tous les États, avec la plus grande sécurité.

La levée des prohibitions et l'introduction rapide des productions européennes ont produit un effet favorable à la révolution. Des relations amicales, basées sur un intérêt réciproque, sont formées et vont tous les jours en augmentant.

Depuis la déclaration de notre indépendance nous avons eu aussi nos crises commerciales ; mais il ne faut pas les attribuer aux affaires politiques des États : elles ne sont que le contre-coup de celles qui ont eu lieu dans les pays européens, et sont la suite de fausses spéculations. Il y aurait aussi injustice d'attribuer aux désordres politiques la non-réussite de quelques entreprises d'immigration que l'on a pu tenter dans ce pays.

Continuant leur chemin par Chachaclan, ils arrivèrent à Peten. La route entre ces deux endroits parcourt une forêt montagneuse, passant sur une partie du vaste amphithéâtre de collines qui entourent le lac d'Itza. La ville de Peten (*) est d'un aspect très-pittoresque, elle s'élève par degrés depuis le bord de la rivière jusqu'à la piazza, où se trouvent de vastes édifices érigés par les anciens Espagnols, et le tout est couronné par l'église de Notre-Dame-des-Douleurs.

Les maisons de Peten, sont extrêmement basses, les rues horriblement négligées et presque impraticables. La piazza est très-vaste et construite de barraques qui pourraient contenir six cents hommes.

La ville était autrefois entourée par une muraille dont il reste encore aujourd'hui quelques débris. Sous un autre régime, avec un gouvernement basé sur des principes plus stables, tout ce qu'il y a de bon et d'industriel dans le caractère des habitants de Peten ne tarderait pas à se développer. Des communications ouvertes avec les Anglais de Belize amèneraient bientôt des résultats avantageux à tous. Les habitants du pays, livrés à la paresse sont pauvres, et cependant grand nombre d'articles de commerce très-importants proviennent de ce district. La plupart des terrains qui bordent le lac d'Itza, et onze îlots dont il est parsemé, sont très-fertiles et produisent ordinairement deux moissons par an. Le maïs, le poivre, le baume, la vanille, le coton, l'indigo, la cochenille, l'ambre, le copal le sang de dragon, le mastic et différentes drogues très-précieuses, du bois de Brésil et d'innombrables plantes aromatiques y croissent en abondance.

Le lac a environ trente milles de long sur six de large. Il est situé vers le 17° 15' de latitude et le 91. 16' de longitude Occidentale. Après avoir parcouru les bourgs de San José et de St-André, sur le côté occidental du lac, et quelques vastes propriétés, dans les savanes voisines, les voyageurs s'avancèrent vers Sacluc, et de là, vers Finosique, grand village Indien sur les bords de l'Usamasinta. Le sol des montagnes de Sacluc à Finosique est riche et fertile. Si on le dépouillait des bois de construction dont il est couvert, aucun pays n'offrirait une plus riche culture, ni un aspect plus magnifique. A environ 20 milles de Sacluc, ils passèrent un grand et beau lac appelé San Diego, et à 3 milles de Finosique un autre lac. Les voyageurs descendirent ensuite le noble fleuve d'Usamasinta dans de petits canots jusqu'au Tabascera, ou principal Puebla, de la partie supérieure de la rivière, afin de s'y procurer un bateau convenable; mais tous étant employés au transport des bois de campêche, il se passa trois jours avant qu'ils pussent partir pour Balancan. Enfin les voyageurs atteignirent Monte Christi, petit bourg Indien à plus de 100 milles de Finosique.

De Monte Christi, après 2 jours de route facile et en montant à travers 44 milles de savanes manifiques, ils arrivèrent au village de San Domingo de Palenqué, le 20 janvier 1840. Enfin ayant parcouru à cheval un beau pays couvert de forêts et de savanes, à une distance de 8 milles de ce village, ils arrivèrent, par une montée rapide et difficile, aux ruines dont le terrain de Palenqué est couvert.

(*) Peten est la capital du Vera Paz, bâti sur le bord du lac l'Itza au centre du département. (Voir la carte annexée au *Mémoire sur le Guatemala*.)

1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1

(139)

115

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

- ARMENGAUD.** Cours de dessin linéaire appliqué au dessin des machines, dédié aux écoles industrielles; in-4° oblong. 8 fr.
- BOREL.** Notice historique sur la famille de Saxe-Cobourg Gotha; in-18. 1 fr.
- COMBES.** Traité de l'aérage des mines; 1 vol. in-8° avec planches. 4 fr.
- COMMENTAIRE LÉGISLATIF DE LA LOI SUR LE DUEL.** publiée en Belgique le 8 janvier 1841, in-8°. 2 fr.
- DE BRUXELLES A CONSTANTINOPLE.** Par un touriste flamand; 3 vol. in-18. Les 2 premiers volumes sont en vente. 4 fr.
- DELEBECQUE.** Commentaire législatif de la loi sur les chemins vicinaux, interprétée par la conférence avec les lois française du 28 juillet 1824 et 21 mai 1836; in-8°. 3 fr.
- EMY.** Traité de l'art de la charpenterie; 2 vol. in-8°, et atlas de 100 planches. Cet ouvrage paraîtra en 10 livraisons, la 1^{re} est en vente, prix de chacune. 4 fr.
- ETZEL.** Traité des grands chantiers de terrassement, sur les travaux exécutés sur les chemins de fer de France, d'Angleterre, de Belgique, etc.; 1 vol. in-4°, et un bel atlas de 30 planches. 10 fr.
- EVANS.** Manuel de l'ingénieur-mécanicien constructeur de machines à vapeur; 1 vol. in-8°. 2 fr. 50
- FLACHAT et PETIET.** Guide du mécanicien conducteur des machines locomotives, contenant des notions théoriques et pratiques sur la construction, l'entretien et la conduite des machines locomotives; 1 vol. in-12. 12 fr.
- LEROY.** Analyse appliquée à la géométrie des trois dimensions comprenant les surfaces du second degré, avec la théorie générale des surfaces courbes, etc.; 1 vol. in-8°. 5 fr.
- MASCHERONI.** Problèmes de géométrie pratique pour les arpenteurs; 1 vol. in-8°. 2 fr.
- MORIN.** Expérience sur les turbines; 1 vol. in-18 avec planches. 3 fr.
- MORIN.** Expérience sur le tirage des voitures; in-18. 3 fr.
- NICHOLSON.** Description des machines à vapeur; 1 vol. in-8°. 3 fr.
- PONCELET.** Cours complet de mécanique industrielle, 1836; 3 vol. in-8°. 20 fr.
- SEGUIN.** Art de tracer les chemins de fer; 1 vol. in-8°, avec planches. 5 fr.
- VIOLETTE.** Nouvelles manipulations chimiques simplifiées; 1 vol. in-8°. 6 fr.
- THÉORIE DE LA MACHINE A VAPEUR**, ouvrage destiné à prouver l'inexactitude des méthodes en usage pour évaluer les effets et les proportions des machines à vapeur et à y substituer une série de formules analytiques, propres à déterminer la vitesse d'une machine donnée sous une charge connue, sa charge, par une vitesse fixée, sa vaporisation pour des effets voulus, sa force en chevaux, son effet utile pour une consommation connue d'eau et de combustible, la charge ou la détente qu'il faut lui donner pour lui faire produire son maximum d'effet utile, etc., etc.; suivi d'un *Appendice*, contenant de courtes notions destinées aux personnes peu familiarisées avec les signes algébriques, et ayant pour but de leur rendre parfaitement clair et facile l'usage des formules, par le chev. F.-M.-G. de Pambour, ancien élève de l'École Polytechnique, ancien officier aux corps royaux de l'artillerie et de l'état-major; 1 vol. in-8°. 6 fr. 50

ESSAI SUR LA COLONISATION

DE LA

VERA - PAZ.

(AMÉRIQUE CENTRALE.)

Un volume grand in-8° d'environ 200 pages, paraîtra à des époques indéterminées, par livraison de 16 à 32 pages.

Le prix du volume est de 2 fr.

Et 1 fr. 75 c. pour les souscripteurs.

La souscription est ouverte jusqu'au 15 novembre prochain.

ON SOUSCRIT :

A BRUXELLES, A LA LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE,

GÉRANT : DECO,

Rue de la Madelaine, n. 9.

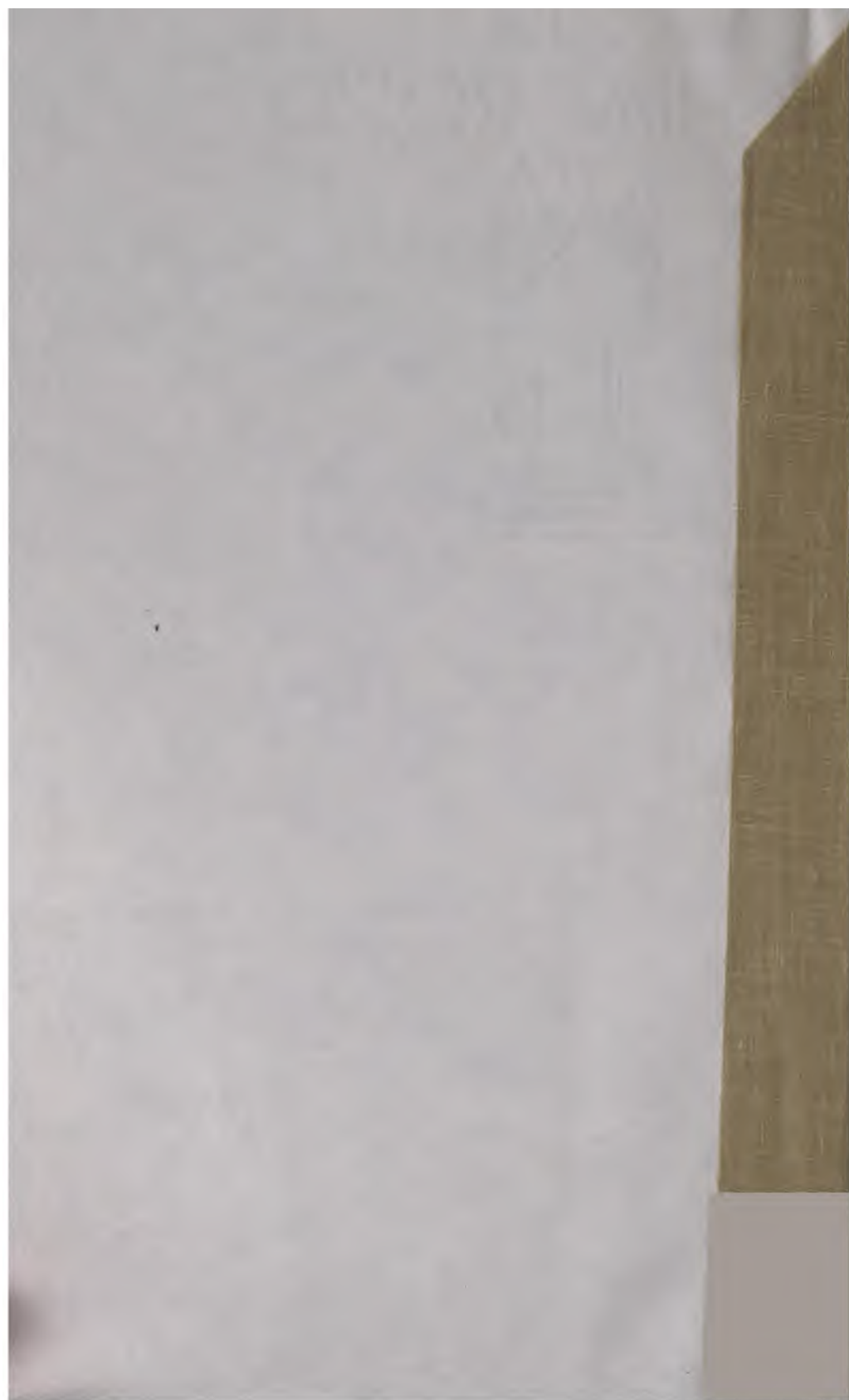
Anvers.	<i>Ch. Froment.</i>	Liège.	<i>Desoer et Collardin.</i>
Arlon.	<i>Bruck.</i>	Louvain.	<i>Anciaux, Vanlinthout.</i>
Ath.	<i>Thimon-Dessy</i>	Malmes.	<i>Frederiks-Domat.</i>
Audenaerde.	<i>Beternage.</i>	Mons.	<i>Rogois, Levoux, Mancaux.</i>
Binche.	<i>Fontaine et seurs.</i>	Namur.	<i>Levoux, frères.</i>
Bruges.	<i>Bogaert-Dumortier, Demoor.</i>	Peruwelz.	<i>Dujardin.</i>
Charleroy.	<i>Lalieu-Deltombe.</i>	Buremonde.	<i>Romen.</i>
Courtray.	<i>Beyart-Teyss.</i>	Termonde.	<i>Mme d'Haens.</i>
Dinant.	<i>Delplace.</i>	Tirlemont.	<i>Mereckx-Mertens.</i>
Gand.	<i>Hoste.</i>	Tournay.	<i>Bennebert, frères.</i>
Rasselt.	<i>Licuten, Milis.</i>	Verviers.	<i>Nautet.</i>
Huy.	<i>Knops.</i>	Ypres.	<i>Vandermeersch.</i>


A PARIS, CHEZ CHAMBOT, QUAI DES AUGUSTINS, 33, ET A TOUS LES BUREAUX DE POSTES DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

On trouve chez les mêmes :

MÉMOIRE SUR LE GUATEMALA, avec cartes	2 fr. 50
» » » avec cartes et figures	3





F 1464 .064 1841 C.1
Opinions de divers auteurs sur
Stanford University Libraries

3 6105 039 062 802

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

280 JUN 08 1995

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

